

FIGARO ILLUSTRÉ



Émile Aden

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Neuvième année



LE FIGARO

ILLUSTRÉ paraît tous les mois. Le prix du fascicule mensuel est de TROIS FRANCS. Chaque fascicule se compose de « vingt-huit pages » de texte, illustrées pour la plupart en couleurs.

LE FIGARO

ILLUSTRÉ paraît sous une élégante couverture en chromotypographie, dont le sujet représente un « tableau différent » pour chaque fascicule.

LE FIGARO

ILLUSTRÉ est rédigé par les écrivains les plus en renom et illustré par les artistes les plus célèbres.

LE FIGARO

ILLUSTRÉ a pour programme de « plaire et amuser » ; il est, par-dessus tout « une lecture de famille ».

LE FIGARO

ILLUSTRÉ reçoit des abonnements au prix de : pour Paris et les départements : Un an, 36 fr. ; six mois, 18 fr. 50.

Pour l'Étranger (Union postale) : Un an, 42 fr. ; six mois, 21 fr. 50.

Les Abonnés du FIGARO bénéficient d'un tarif spécial qui est de 30 fr. au lieu de 36 — et de 36 fr. au lieu de 42.

FIGARO-SALON

DE 1892

PAR

CHARLES YRIARTE



LE FIGARO

-SALON paraît chaque année au moment des Expositions des Beaux-Arts. Il est rédigé par M. Charles Yriarte, qui a succédé à M. Albert Wolff.

LE FIGARO

-SALON comprend six fascicules, dont trois sont consacrés au Salon des Champs-Élysées et trois au Salon du Champ de Mars.

LE FIGARO

-SALON est édité par la Maison Goupil (Boussod, Valadon et C^{ie}). Il contient de nombreuses gravures reproduisant les tableaux les plus admirés des deux Salons. Une planche par fascicule est tirée hors texte sur double page.

LE FIGARO

-SALON est vendu au prix de 2 francs le fascicule, soit 12 francs l'Album complet.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Septembre 1892



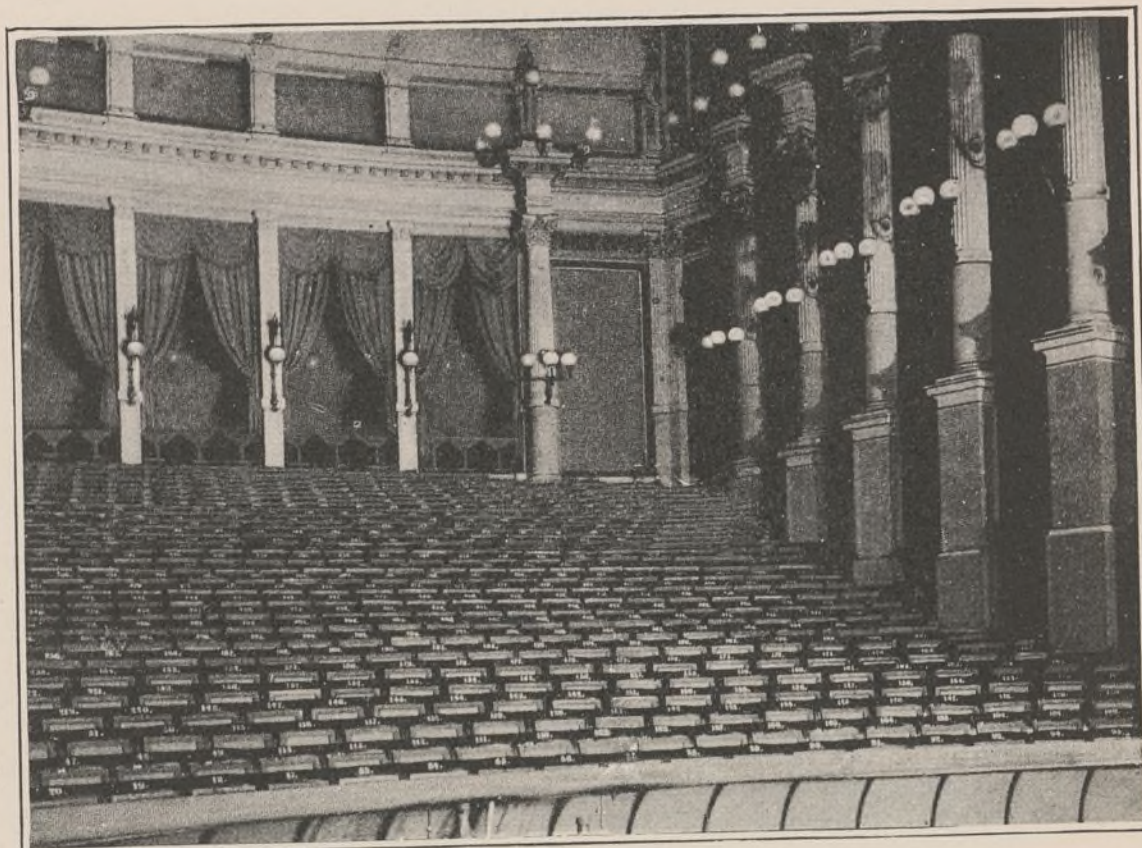
L'arrivée au Wagner-Théâtre.



A l'extérieur, le public local.



L'annonce de la fanfare.



La salle de spectacle (Zuschauerraum).



Touristes et Schützmann (agent de police).



Goûter pendant un entr'acte.

LES PARISIENS A BAYREUTH

LE WAGNER-THÉÂTRE

(Reproductions des photographies instantanées de M. Maurice Bucquet).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Jarretière, par J.-H. KAEMMERER.

La Charmeuse, par LÉON GIRARDET.

La Vie artistique : En vacances, Pêcheurs d'Islande, par ARMAND DAYOT.

Les Parisiens à Bayreuth, par MAURICE LEFÈVRE ; reproductions de photographies instantanées de M. MAURICE BUCQUET.

Mademoiselle Michu, par ÉDOUARD CADOL ; illustrations en couleurs de GEORGES AMIGUES.

Une Grande Dame italienne au XVII^e siècle, par ARVÈDE BARINE ; illustrations en couleurs de TOFANI.

Air de Ballet, par JOSEPH DEPRET ; illustrations de GUILLAUME DUBUFE FILS.

Le Temple en 1792, par HENRI BOUCHOT ; illustrations d'après des documents de l'époque.

Le Poète et la Modiste, par BAC.

COUVERTURE : *Le Retour des chasseurs*, par ÉMILE ADAN.

La Vie artistique

En vacances. — A la mer. — Le pays de la misère. — Les veuves. — Mes voisins de campagne. — L'invasion des peintres. — La tristesse de Yann. — Des inconvénients de la célébrité. — La chasse à Laume.

Je date ces lignes de Portz-Even, en Ploubazlanec..., petit village de pêcheurs accroché au flanc d'une falaise dans un massif d'ormes tordus par les vents, et dans des buissons de ronces et de chèvre-feuille. Derrière moi des collines rocailleuses, veuves d'arbres et à peine couvertes d'un maigre manteau d'ajoncs roussis par le soleil et de bruyères aux fleurs pâles... puis en face, la mer immense, toute parsemée de rochers noirs et d'îles vertes où, sous la tiède influence de courants sous-marins, poussent librement, comme dans les archipels de la mer ionienne, des figuiers, des myrtes, des lauriers-roses, des aloès...

De ce coin perdu, centre d'une intellectualité très rudimentaire et où je n'ai guère d'échanges de pensées qu'avec de pauvres pêcheurs simples, ignorants et bons, il m'est fort difficile de suivre le cours quotidien des événements parisiens. Aussi je prie le lecteur de m'autoriser à m'écarter aujourd'hui des sujets habituels de ma chronique, pour le faire vivre pendant quelques instants de ma vie si reposante, dans sa rustique et primitive simplicité, loin des expositions de peinture, des ventes artistiques, des exhibitions de bibelots, des hurlements des tramways et des subtils mouvements de la vie mondaine...



Pendant que j'écris, ma salle à manger, qui est aussi mon cabinet de travail et mon salon, s'emplit peu à peu d'animaux de toutes sortes, dont ma laborieuse immobilité encourage toutes les audaces. Des cochons familiers (des petits cochons noirs dont les hures, dorées au feu du four, sont exquis), grognent en fouillant du groin les coins ombreux de la pièce ; des canards s'étranglent en avalant des épluchures de crevettes abandonnées dans un coin, et les poules apparaissent nombreuses à la porte, mais encore timides et regardant de leurs yeux ronds et bêtes, le cou tendu et la tête penchée. Un chat étique, nourri jusqu'à ce jour de têtes de poissons, s'avance sournoisement, en se frottant l'échine aux barreaux des chaises, vers l'armoire entr'ouverte où luit, comme un bloc d'or, un superbe pain de beurre frais. Mais ma cuisinière improvisée, la brave Marijob (diminutif de Marie-Joseph), tout en soignant sa soupe de congre, veille au grain, et se tournant tout à coup vers l'invasion, elle pousse un si formidable *jurement* que je bondis sur ma chaise et que les bêtes affolées fuient vers la porte en se cognant de tous côtés avec des airs ahuris.

Ah ! certes non, mon installation n'est guère confortable, mais la nature qui m'entoure est si belle ! Hélas ! pourquoi faut-il que ce pays, qu'un reflet rose, venu de l'Orient, caresse parfois comme un sourire fait de chaleur et de lumière, puisse aussi être appelé le pays de la misère ? Sur aucun point du littoral le nombre des veuves et des orphelins n'est aussi considérable qu'en ce pays de Paimpol, où la plupart des hommes font les dangereuses pêches de la morue dans les mers froides d'Islande, et du homard dans les parages de l'île de Sein, l'antique Enez, toujours environnée de houles formidables et d'écueils sinistres, comme au temps fabuleux des neuf vierges blondes.

Le commissaire de la marine de ce quartier me disait dernièrement qu'il ne comptait pas moins de trois mille veuves parmi ses inscrits. Quelle lugubre légion ! Jugez du nombre des orphelins ! Cette année encore deux goélettes, montées chacune par vingt-cinq hommes, jeunes et vigoureux, ont pour jamais disparu dans la tombe froide des mers d'Islande. Dans la nuit du brouillard où ils se sont passés, ces drames terribles n'ont pas eu de témoins. Nul n'a assisté à l'agonie de ces malheureux, ni entendu leurs appels désespérés. Mais aucun de ces navires n'a paru sur le lieu de pêche, et personne ici ne doute de leur disparition. Personne ne croit à leur retour au pays, sauf toutefois les malheureuses femmes des pêcheurs qui, sur un petit monticule rocailleux qui domine une maisonnette, viennent à l'heure de la marée montante, accompagnées de leurs petits enfants qui s'accrochent à leurs pauvres hardes, interroger l'horizon du regard. Elles restent là longtemps, debout, droites, la main en visière au-dessus des yeux, puis redescendent, le front bas et l'air morne. Et, quand elles repassent devant ma porte, les mains jointes et en murmurant des prières, je me retourne avec des envies de pleurer.



J'ai pour voisin de campagne le plus fin pêcheur de homards de Portz-Even. Un vieux dur à cuire que le père Yves-Marie Logodec ! Il aura bientôt quatre-vingt-deux ans, et malgré son grand âge, il *embarque* encore ses casiers, même par un temps de grosse houle, comme un jeune homme. J'ai grand plaisir lorsque, sur le seuil com-

mun de notre demeure, il me conte ses anciennes prouesses de baleinier, à l'époque de la *bonne navigation*, ses bordées héroïques et ses succès galants auprès des belles havraises.

Il habite avec sa belle-fille, encore une pauvre veuve dont le mari se noya, il y a deux ans, au pied du rocher le *Moisi* « la plus rosse des roches de la mer », par delà le large de Bréhat. Mes deux voisins sont aujourd'hui dans la joie. Le facteur vient de leur remettre un pli timbré de l'auguste profil de la reine Victoria. Une lettre du fils ! Une lettre du frère ! Ni l'un ni l'autre ne sachant lire, je me suis chargé de la mission assez difficile de leur traduire les hiéroglyphiques caractères de la chère missive. Comme la plupart des lettres de matelots ou de soldats, elle était vide de nouvelles, pleine d'inutiles redites, et conforme, dans sa rédaction obscure et naïve, au type classique si connu. Avec l'autorisation de mes amis j'ai pu la transcrire, et la voici dans toute sa simplicité primitive, avec ses divisions étranges et son orthographe étourdissante :

« Alifax, le 23 juin.

« Cher parent

« Je mais la plume à la main pour vous Donner de mais nouvelle qui sont traï Bien Dieu mersi, et je Désire que le present de ma lettre té trouve Dé meme Désposition quelle me quitte pour ma plus grand joi et Bonheur en se monde.

« Cher parent

« Je repon votre aimable lettre en vous disans que je me porte Bien et que je dessire que ma lettre vous trouve De même cher parent vous me dite que che nous il fait Bien froid mai par ici je vous fou mon billai qui ne fait pas chau non plus je vous dit cher parent que je fini ma lettre parseque je nes pas le tans De vous ecrire De pui que nous sont parti de Brest nous sont si malheureux que nous ne repsons nè nuit nè jour.

« Je fini ma lettre en vous Brassan de toute mon cœur.

« Monsieur Roland Logodec a bord de la *Clochaiterie*
Division naval de terre neuf, voi anclais. »



Vous rappelez-vous ces pages tragiques de *Pêcheurs d'Islande*, où Pierre Loti nous fait voir la *Marie* fuyant vent arrière devant la tempête, emportée comme une plume sur le dos monstrueux des vagues, pendant qu'attachés à la barre, tous les muscles tendus, raidis par le froid, mais inaccessibles à la peur, Yann et Silvestre dirigent la marche affolée de la goélette en jetant d'un air moqueur aux effrayantes clameurs de l'orage le joyeux couplet de : « Jean François de Nantes ».

Cette fois l'énergie et le sang-froid des deux timoniers eurent raison des éléments déchainés et l'auteur ne crut pas devoir les faire périr dans ce jour d'effroyable tempête. Mais cette année, la réalité a été moins clémente que la fable et, sur ces mêmes côtes d'Islande, dans un coup de vent semblable à celui qu'a si magistralement dépeint Loti, Yann (le vrai Yann) a été fortement endommagé. La violence des vagues était telle que les cordes qui le fixaient à la barre lui sont entrées dans les chairs et que son bras gauche a été cassé. Moins heureux que lui ses deux compagnons de gouvernail ont été emportés. « Je ne les ai même pas vus f..... le c..... », me disait Yann, il y a quelques jours. Ils ont été enlevés comme deux brins de paille par le vent, et pareille chose me serait arrivée, si je n'avais pris la précaution de m'amarrer solidement ».

Par une curieuse coïncidence, un des échos du *Figaro* annonçait cet accident le lendemain même de la réception de Loti à l'Académie française et cette triste nouvelle affligea profondément le nouvel immortel, au milieu de son triomphe.

A moitié désespérée par ce coup de vent, la goélette où se passa ce drame terrible revint à Paimpol réparer ses avaries et compléter son équipage amoindri. Puis elle regagna les lieux de pêche d'où elle n'est pas encore revenue. Yann était demeuré pendant plus de quinze jours sans soins, sur la paille humide du poste, au milieu des âcres senteurs de la saumure. On le déposa à terre comme impropre au service. Aussi, depuis plusieurs mois, on peut voir sa silhouette colossale se profiler mélancoliquement sur les falaises de Portz-Even, dans des attitudes de tristesse et d'ennui, pendant qu'au large, passent les fines barques de pêche, toutes les voiles au vent.



Mais l'infortuné Yann, chez qui Loti a trouvé si complètement réunies toutes les solides vertus du pêcheur breton qu'il n'a pour

ainsi dire eu qu'à saisir ce type superbe dans la réalité de la vie et à le porter tout entier dans son livre, n'était pas au bout de ses peines en se trouvant, comme un oiseau démonté, dans une humiliante posture de réforme, sur son rocher natal, loin de sa chère Islande. Il avait compté sans les peintres. Car hélas ! les peintres ont fait leur apparition à Portz-Even. Depuis quelques jours il en surgit de tous les recoins. Sur les landes, à l'ombre des falaises, aux portes des maisonnettes de pêcheurs, dans les creux des rochers, on voit s'épanouir comme une monstrueuse floraison de champignons brusquement sortis de terre, d'immenses parasols multicolores, abritant des familles d'artistes accourus de tous les points du monde pour peindre le merveilleux petit pays, aujourd'hui universellement célèbre,

où naquirent les amours de Gand Mévelet de Yann Caous. C'est un véritable pèlerinage, un processionnement continu. La maisonnette des vieux parents de Yann, ahuris par cette étrange invasion de gens « drôlement habillés », est prise d'assaut, et le cimetière de la petite chapelle de Perros est devenu une sorte de cour des miracles où passent et repassent, foulant les tombes toujours vides, des pauvres marins restés là-bas, toute une cohue chaque jour renouvelée d'Anglais aux longs pieds, d'impitoyables photographes et de bourgeois sentimentales. Quant à *Laume Floury* — c'est le nom véritable du pêcheur qui servit de type à Loti pour son personnage de Yann — (diminutif de Guillaume Floury) il ne sait plus où se fourrer. Son pays natal lui est devenu odieux, et son humeur, naturellement sauvage, s'exaspère encore de cette poursuite incessante de curieux souvent trop indiscrets, qui s'embusquent à tous les détours des chemins, guettant sournoisement sa venue, un appareil photographique à la main. Une vraie chasse à *Laume*.

Parfois le malheureux traqué vient se réfugier tout en sueur sous la tonnelle de mon jardinet, et là, comme à l'abri d'un pavillon protecteur, cette lamentable et inconsciente victime de la célébrité me conte ses infortunes en fumant une pipe et vidant un pot de cidre. Puis, tout en nous dissimulant avec soin, nous descendons à la mer par un petit chemin détourné, bordé de tamarins, et bientôt, assis à l'arrière de son petit bateau, superbe comme l'Hercule Farnèse dont il a le front large et crépu, et tout heureux de « sentir bouger la mer sous lui », il me conduit à travers d'innombrables écueils, où nous louvoyons comme dans des ruelles, les frôlant au passage, jusqu'aux rochers noirs des Rohoux, perdus là-bas au loin, dans l'écume blanche des flots. Nous y débarquons en rempant, et, blottis sous les goémons, nous attendons, le doigt sur la détente de nos fusils, le passage des hérons, des courlis et des cormorans, dont les cris rauques et sauvages troublent seuls le calme de ces solitudes rocheuses.

ARMAND DAYOT.

Les Parisiens à Bayreuth

La Matinée. — L'usage des doubles rideaux tamisant la lumière, emplissant d'ombre douillette les chambres à coucher, paraît totalement inconnu à Bayreuth ; c'est le soleil qui fait l'office de réveil-matin. Sur les belles plaines blondes — car tout est blond en Bavière : les hommes, les femmes, la campagne et la bière — il monte radieux, entre cavalièrement dans les maisons par les fenêtres, et sonne aux dormeurs une irrésistible diane. Que si l'on persiste, que si l'on s'obstine, on est bientôt tiré du lit par une fanfare joyeuse qui défile sous les fenêtres avec un bruit cadencé de ferraille et de bottes : un régiment de uhlands bavarois, musique en tête, marche de ce pas rythmique commun en Allemagne aux gens comme aux bêtes.

Les rues grouillent déjà, les Bayreuthiens se lèvent tôt. Dans l'« Opern Strasse » les maraîchers vont et viennent, ardent l'aiguillon sur les grands bœufs blancs à l'allure rapide : c'est l'invasion de Bayreuth par les choux, base fondamentale de la cuisine. Les têtes ceintes d'un turban de soie noire qui rappelle les pittoresques coiffures des Annamites, les rudes Franconiennes, directes descendantes de nos ancêtres, les Francs, s'assemblent autour de la fontaine, et, dans de profondes hottes de cuir étamé, puisent une charge d'eau qui pèserait aux épaules d'Atlas et qu'elles portent gaillardement sans fléchir. Dans cette foule placide se rendant sans hâte à ses occupations familiales, les Parisiennes, en robe de plage, caquetent joyeusement comme des fauvettes dans le chaume.

C'est l'heure du café au lait.

Le café au lait occupe dans l'alimentation allemande une place prépondérante : à chaque heure du jour, sous le plus fallacieux prétexte, on en consomme. A la terrasse des cafés, dans tous les *garten*,

les tasses épaisses de porcelaine s'alignent sur les tables couvertes de nappes bleues et rouges. L'arrivée de nos compatriotes à Bayreuth a relevé d'une pointe d'élégance et de sociabilité l'usage de cette boisson presque uniquement consacrée chez nous au déjeuner du matin. On s'invite à prendre en commun ce premier repas, comme ici on se prie à un *five o'clock tea* ; et c'est, vers dix heures, dans les chambres particulières, gaîment décorées pour la circonstance, une aimable causerie coupée d'éclats de rire, un babillage exquis, une bouffée d'air parisien entre deux rôties délicieusement beurrées. S'il est un piano dans la maison, il résonne bientôt. Wagner est irrévérencieusement travesti en musique de danse. Ses rythmes solennels s'émoussillent en quadrilles, et *Tristan*, surpris de l'aventure, exécute un cavalier seul. L'heure du café au lait est l'heure de la « blague » : il faut bien rire un peu.

En d'autres lieux, par contre, c'est l'heure de l'étude, l'heure de la gymnastique préparatoire : on étudie gravement, on « s'entraîne », on s'oint pour le grand combat de tantôt. On lit entre amis des essais souvent curieux de traduction des poèmes wagnériens. On discute les textes, on en éclaire les obscurités mystérieuses, on en sonde les insondables profondeurs.

Le reste de la matinée est consacré à la visite de la ville : le vieux et coquet théâtre, avec sa drôle de petite fleuriste en costume pompadour d'un rose irritant, aux cheveux à la chien brûlés au petit fer ; le parc royal, avec ses longues avenues que hante l'ombre du Grand Roi — c'est Louis XIV

que je veux dire ; — et surtout Wahnfried, la maison du Dieu. Wahnfried, cadeau du Protecteur, dont le buste juvénile émerge d'un épais massif de lauriers ; Wahnfried, avec sa fresque où s'estompé, à demi effacée, la silhouette de Wotan, le divin voyageur ; Wahnfried, avec, derrière les rideaux transparents, la vision rapide de celle qui fut la digne compagne du maître et qui est l'inflexible continuatrice de son œuvre de gloire ; Wahnfried, avec son tombeau où repose le prodigieux ouvrier au milieu de la verdure, bercé par le gazouillis des oiseaux, toujours présent parmi les siens, après tant de luttes enfin triomphant.

✱

Le Déjeuner. — Une légende, mensongère comme toutes les légendes, tend à présenter Bayreuth comme un petit village rustique, naïf, très rapproché des civilisations primitives, avec le picorement des volailles dans le ruisseau et la promenade ambulatoire du bétail, domestique.

Il n'en est rien. Bayreuth est une petite ville vieillotte qui sent encore son margraviat, sur laquelle plane l'ombre de la sœur du grand Frédéric. Bien que le *gasthaus* y soit rare, ce qui explique que le pittoresque logement « chez l'habitant », les « restaurations » y abondent. Il y en a pour toutes les bourses et pour tous les mondes, depuis la petite restauration où l'on mange sur le pouce, jusqu'à la redoutable salle à manger où s'empilent deux cents ogres devant des montagnes de plats solides. La meilleure preuve que Bayreuth se modernise, c'est que, dans les grands restaurants, les additions y sont aussi « salées » que sur nos plages à la mode. En envahissant la Bavière, les Parisiens y ont apporté les prix de Paris. On peut donc s'aventurer sans crainte : nous ne sommes pas ici chez des sauvages.

Pourtant il flotte encore dans l'air un parfum de naïveté primitive des plus réjouissants. Le modernisme n'a sûrement pas encore dit son dernier mot. Telle « restauration » en vogue oblige son élégante clientèle à traverser les écuries pour gagner le jardin où sont dressées les tables du déjeuner ; les grands Luxembourgeois attachés au ratelier tournent d'un air bonasse leur tête résignée en attendant derrière eux passer dans un tourbillon de soie froufroulante les parisiennes aux pieds fins, dont les éclats de rire effarouchés troublent la paix de leur asile. Ce petit moment de gêne est bien court, et l'on est payé de sa peine par la vue du jardin — un vrai jardinet de Marguerite, avec ses petits massifs de roses, ses petites charmilles correctement découpées, ses petites bordures de coquillages et ses petits pavillons aux vitres en culs de bouteille derrière lesquels on croit apercevoir la silhouette railleuse de Méphisto ou bien le benoît profil de dame Marthe. Pendant le déjeuner, les rues présentent un coup d'œil singulier : c'est le moment où l'on attelle les voitures. De toutes les maisons elles sortent, traînées à bras et s'alignent en interminables files le long des trottoirs ; car ici, de même que chacun pendant la saison des fêtes est hôtelier, tout le monde est voiturier — il n'y a pas de petits profits. — Il n'est pas une ruelle, pas une maison, pas une cour qui ne recèle pendant la nuit un ou plusieurs carrosses. Oh ! les carrosses de Bayreuth ! C'est une vraie joie pour les yeux. Tous les styles et tous les âges y sont représentés, depuis la lourde guimbarde massive dont les formes opulentes de madame la baillie meurtrissaient jadis le velours cramoisi jusqu'à la victoria fringante de monsieur le conseiller intime, maintenant défraîchie et tiquetonnant la ferraille. Je ne connais guère en France



AU WAGNER-THÉÂTRE DE BAYREUTH : UNE SCÈNE DE « PARSIFAL » : PARSIFAL (VAN DYCK) ET LES FILLES-FLEURS.

que les extraordinaires équipages de Saint-Malo et de Versailles qui puissent rivaliser avec ceux de Bayreuth. La toilette des chevaux se fait dans la rue, à la bonne franquette, chacun aidant le voisin. On dirait la cour d'un quartier de cavalerie à l'heure du pansage. Bientôt les valets d'écurie aux lourds sabots et aux bras nus se transforment en importants conducteurs vêtus de livrées invraisemblables, coiffés de chapeaux aux soies roussies par le soleil, galonnés d'argent. Ils attendent la sortie des « restaurations » pour chausser des gants de filotelle d'une immaculée blancheur.

L'heure du théâtre a sonné. Les véhicules sont pris d'assaut et trottent grand train vers la colline au sommet de laquelle se dresse le Bühnenfestpielhaus.

A voir la cohue, le flot humain qui roule vers un même but, à entendre la rumeur confuse qui se dégage des rangs pressés de cette armée en marche, le cliquetis des fouets et la cadence des fers sur le macadam de la route, on se croirait à Trouville un jour de courses. Bayreuth s'est vidé comme par enchantement; les bancs des brasseries sont dégarnis, les rues sont désertes. Sur le pas des portes, quelques rares matrones devisent, insouciantes d'art, ignorantes de musique. Les indigènes ont revêtu leurs plus beaux habits et montent, eux aussi, au théâtre, non pour assister au spectacle — car les Bayreuthiens sont comme les Monégasques, qui n'entrent jamais à la roulette, — mais pour devisager d'un œil curieux, étonné, et peut-être aussi un peu railleur, ce millier d'originaux dont la plupart ont fait des centaines de lieues pour venir entendre du bruit dans une cave obscure. C'est avec une résignation mêlée d'un peu d'effroi qu'ils contemplent cette maison mystérieuse, dont l'accès semble leur être interdit.



Au Théâtre. — Nous voici sur la terrasse. A nos pieds se déroule le magnifique panorama si souvent décrit. Comme dit le brigadier dans *Carmen*, « Sur la place chacun passe, chacun vient, chacun va ». Et l'on peut ajouter aussi comme lui :

« Drôles de gens que ces gens-là ! »

Ils sont drôles en effet : c'est un fourmillement inouï, c'est une réunion bizarre, un groupement hétéroclite de massif sans gêne et de raffinées élégances. L'élément français et l'élément allemand s'y coudoient sans se mêler. La sautillante allure et la mise élégante de nos jolies pénitentes tranchent plus vivement encore sur les sombres costumes confectionnés des ouailles germaniques. Armé de son objectif, notre ami Maurice Bucquet, président du Photo-Club, le premier des amateurs de France, qui rendrait des points à bien des professionnels, instantanée pour les lecteurs du *Figaro illustré* les mille et une scènes qui se jouent sur ce tertre étroit où gronde sourdement la basse profonde des organes tudesques, dominée par l'éclat argentin des voix parisiennes : c'est un bruissement de ruche, une agitation de fourmilière, un caquetage sur les planches ou autour de la source, un commérage sans fin ni trêve; on se retrouve, on se reconnaît, on se serre les mains avec effusion, comme si l'on s'était quitté depuis de longues années.

« Tiens, c'est vous ? — Comment ! vous ici ? — Il faut bien faire son salut, mon cher. — Ce Wagner, quel génie... tout de même ! — Avez-vous vu Madame de X ? — Comment trouvez-vous ma robe ? — Il paraît que Van Dyck est superbe. — Regardez donc cette toilette. — Et les sergents de ville, avec leur casque à pointe et leurs gants noirs. — Mon mari est à Carlsbad... »

Tout à coup la fanfare retentit. Les cuivres jouent le motif du Graal, dont les harmonies austères effarouchent la futilité des propos. Chacun se précipite. En un instant la terrasse est déserte. Pendant l'acte les Bayreuthiens s'éparpillent dans les bois d'alentour.

Cependant la grande salle s'est emplie d'ombre et de mystère. Avant le prélude on chuchote tout bas, comme dans un temple. Un profane profite de l'obscurité pour pincer sa voisine. La dame se rebiffe. Un colloque s'engage à voix étouffée :

« Insolent !... Pour qui me prenez-vous ? »

Et comme le monsieur s'excuse, craignant de s'être trompé :

— Pardonnez-moi, madame, je ne l'ai pas fait exprès.

Alors la blague reprenant ses droits :

— Pas exprès !... riposte en riant la parisienne... Eh bien, vous êtes encore poli, vous ! »

Des « chut » énergiques mettent fin à la scène. L'orchestre prélude. Le silence est solennel, écrasant. Personne ne bronche : c'est un recueillement religieux; la parole est au seul Maître : le Dieu est présent.

Pendant les entr'actes c'est une clameur joyeuse d'écoliers en récréation. Les pâtisseries, les « conditorei » sont assiégées; la bière coule à flots sur les tables de la « restauration », et déjà l'on dîne. On cause de la pièce, des interprètes : Van Dyck excite l'universel enthousiasme; d'autres n'ont retenu de l'admirable page des Jardins de Klingor que la vision cauchemaresque des pieds des Filles-fleurs. Et l'on rentre de nouveau dans le temple, avec la résignation du vieux général du *Monde ou l'on s'ennuie*.

« Encore un acte !... Allons ! »



La Soirée. — C'est fini. Cette première journée est le prototype des trois autres qui composent la série. La seule variante, le jour de *Tristan*, c'est l'admiration de la divine Rosine Sucher dans *Iseult*, qui remplace celle de Van Dyck dans *Parsifal*. *Tannhäuser* laisse froid. C'est trop simple. Les *Maîtres chanteurs* donnent lieu à de véritables batailles.

« Je vous dis qu'à l'Opéra ce sera un four.

— Ce sera un grand succès.

— Jamais les chœurs ne s'en tireront.

— Allons donc ! Bertrand les fera obéir. »

Et l'on redescend la côte, sur laquelle l'électricité verse sa lueur lunaire. De l'électricité à Bayreuth, vous voyez bien que le vieux margraviat se civilise.

On se répand dans la ville. Les brasseries s'emplissent d'une gaieté lourde. Une joie épaisse, bruyante fermentée au fond des pots d'étain. La bière est reine. La cuisine grasse épand dans l'air ses lourds effluves : c'est la Bavière qui domine et engloutit Paris. Cette fois, autour des tables roses et bleues, montent les harmonies wagnériennes, solennelles, respectées, exhalées par des poumons solides, et

quand minuit sonne on regagne les logis d'un pas cadencé en fredonnant la *Marche des Corporations*, sous l'œil bienveillant de la lune joviale...

MAURICE LEFEVRE

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

Sur les côtes de Normandie, en Bretagne et à l'île de Jersey.

1^{re} Billets d'excursion valables pendant un mois, avec itinéraires fixés comme suit :

1^{er} itinéraire : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 40 fr. (Paris, Rouen, Le Havre, Fécamp, Saint-Valery, Dieppe, Le Tréport, Arques, Forges-les-Eaux, Gisors, Paris.)

2^e itinéraire : 1^{re} classe, 50 fr. ; 2^e classe, 40 fr. (Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valery, Fécamp, Le Havre, Rouen, Honfleur ou Trouville-Deauville, Caen, Paris.)

3^e itinéraire : 1^{re} classe, 70 fr. ; 2^e classe, 55 fr. (Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valery, Fécamp, Le Havre, Rouen, Honfleur ou Trouville, Cherbourg, Caen, Paris.)

4^e itinéraire : 1^{re} classe, 80 fr. ; 2^e classe, 60 fr. (Paris, Vire, Granville, Avranches ou Mortain, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan (Lamballe, moyennant supplément), Rennes, Fougères, Le Mans, Paris.)

5^e itinéraire : 1^{re} classe, 90 fr. ; 2^e classe, 70 fr. (Paris, Cherbourg, Saint-Lô ou Carteret, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan (Lamballe, Saint-Brieuc, moyennant supplément), Rennes, Fougères, Le Mans, Paris.)

6^e itinéraire : 1^{re} classe, 90 fr. ; 2^e classe, 70 fr. (Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valery, Fécamp, Le Havre, Rouen, Honfleur ou Trouville, Caen, Cherbourg, Saint-Lô ou Carteret, Granville, Dreux, Paris.)

7^e itinéraire : 1^{re} classe, 105 fr. ; 2^e classe, 90 fr. (Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valery, Fécamp, Le Havre, Rouen, Honfleur ou Trouville, Caen, Cherbourg, Saint-Lô ou Carteret, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan (Lamballe, Saint-Brieuc, moyennant supplément), Rennes, Fougères, Laval, Le Mans, Chartres, Paris.)

8^e itinéraire : 1^{re} classe, 105 fr. ; 2^e classe, 90 fr. (Paris, Vire, Granville, Avranches ou Mortain, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Carhaix, Roscoff, Brest, Rennes, Fougères, Le Mans, Paris.)

9^e itinéraire : 1^{re} classe, 115 fr. ; 2^e classe, 100 fr. (Paris, Caen, Cherbourg, Saint-Lô ou Carteret, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Carhaix, Roscoff, Brest, Rennes, Fougères, Laval, Le Mans, Chartres, Paris.)

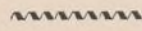
Les 10^e, 11^e et 12^e itinéraires sont délivrés au départ du Mans, de Rouen et d'Angers.

13^e itinéraire : 1^{re} classe, 95 fr. ; 2^e classe, 70 fr. (Paris, Granville, Jersey (Saint-Hélier), Saint-Malo, Pontorson, Le Mont-Saint-Michel, Saint-Malo, Dinard, Dinan, Saint-Brieuc, Rennes, Fougères, Le Mans, Paris.)

Les billets sont délivrés à Paris, aux gares Saint-Lazare et Montparnasse et aux bureaux de ville de la compagnie.

La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

2^e Billets d'excursion, valables de 30 à 60 jours, avec itinéraire établi au gré du voyageur, sur les grands réseaux. Minimum de parcours : 300 kilomètres. Réductions croissantes, selon la longueur du parcours, sur les billets individuels. Réduction supplémentaire, jusqu'à 25 0/0 sur les billets collectifs.



Services de Paris à LONDRES par Rouen, Dieppe et Newhaven.

En 9 heures 1/2 par service de jour. — En 11 heures par service de nuit.

SERVICES A HEURES FIXES TOUTE L'ANNÉE

Départs de Paris-Saint-Lazare à 9 heures du matin et à 8 heures 50 du soir.

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1^{re} cl., 41 fr. 25; 2^e cl., 30 fr. ; 3^e cl., 21 fr. 25, plus 2 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven. Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1^{re} cl., 68 fr. 75; 2^e cl., 48 fr. 75; 3^e cl., 37 fr. 50, plus 4 fr. par billet pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le *Figaro Illustré* sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

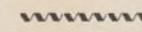
ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.



ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux.

Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

France. 9 fr. | Étranger. . . . 40 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8 rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}. Asnières.

F.-H. KAEMMERER



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LA JARRETIÈRE

Ayuntamiento de Madrid



Mademoiselle Michu

PAR ÉDOUARD CADOL

UN peu avant le lever du soleil, la toute petite plage de Veules était déserte, à cela près qu'un bonnet de toile gommée émergeait, par instants, du fouillis des vagues heurtées. De temps à autre, ce bonnet plongeait, et l'on apercevait deux petits pieds qui semblaient deux mouettes blanches, à peine posées sur l'eau verte. Puis un peu plus loin, le bonnet émergeait de nouveau, replongeait, et, de nouveau, la blancheur des petits pieds tranchait sur le fond sombre du flot.

La personne à qui appartenaient pieds blancs et bonnet de toile gommée, paraissait experte en l'art de la natation. Du moins, elle n'en tirait pas vanité ; car, l'heure choisie pour s'abandonner à ses ébats, éloignait toute suspicion de « poser pour la galerie ». Pas un chat qui pût l'admirer.

Et même, — le jour où commence ce récit, — remarquant un individu, en chapeau de haute forme, qui se baladait la canne à la main, vers le point où la Veulette déverse ses eaux claires et glacées dans la mer, elle tailla sa coupe en droite ligne au rivage. Là, elle ramassa le peignoir qu'elle avait abandonné sur les galets, s'en enveloppa, et d'un pas léger, gravit les marches d'un escalier creusé dans la falaise qui surplombe quelque peu, quand la marée haute bat son plein.

Parvenue à mi-hauteur, la baigneuse entendit : « Oh ! aïe, aïe ! oh ! aïe, aïe !... »

Elle se retourna et vit l'individu, qui, la canne à la main, glissait au plus profond de la minuscule embouchure de la Veulette.

L'endroit est traître ! Le courant du *fleuvinet* gagne loin au large, produisant des remous nombreux. Gare à qui s'en laisse englober ! Juste le fait de notre individu ! Ce que voyant, la personne aux pieds blancs rejeta vivement son peignoir et piqua une tête en criant d'une voix claire : « Attendez, Monsieur, me voilà !... »

Attendez !... C'est vite dit ! Le « Monsieur » n'eût pas demandé mieux, bien sûr ! Mais le moyen ? Soulevé, enfoncé, tourné, retourné, submergé, il faisait l'effet d'un bouchon philosophe, qui renonce à lutter contre des forces disproportionnées, et c'est à peine si, par places, le plafond de son chapeau de haute forme surgissait entre deux paquets de mer.

D'autant plus, celle qui entreprenait de le sauver, faisait-elle effort pour le rejoindre, le cherchant plutôt en dessous du niveau de l'eau. Eh ! tenez, oui ; le voilà tout proche, suivant son petit bonhomme de chemin, porté par le courant, droit comme un i et la canne à la main ; imperturbable !

D'un mouvement la baigneuse le remonta à la surface, où elle lui souffla quelques bonnes paroles d'encouragement.

Bien empêché, lui, de s'y montrer sensible ! Il avait perdu connaissance. Plus personne ! un objet inerte maintenant ; une épave qu'il n'y avait qu'à pousser devant soi, comme on ferait

d'une bûche ; encore bien que, moins rigide, le pauvre diable résistât à l'impulsion ; ce qui exténua sa *sauveuse*.

Par bonheur, le soleil levé, quelqu'un de matinal donna l'éveil, appela, cria : « Au secours !... » Tant que bientôt, des hommes accourus, entrèrent dans l'eau jusqu'aux épaules et, saisissant enfin « le Monsieur », l'emportèrent au Casino, afin qu'on l'accommodât comme il convient en telle circonstance, en vue de le rappeler à la vie, pour si peu qu'il lui restât de ressort.

Quant à la personne aux pieds blancs, essoufflée, haletante, épuisée, elle se dérobait aux félicitations, remerciant d'un sourire pâlot, soutenue, accaparée par une dame à cheveux poivre et sel, sous un « bibi » de chapeau dont la mode n'était plus guère, et qui, riant et pleurant à la fois, entraînait la jeune fille en l'embrassant comme du pain : sa mère, Madame veuve Michu.

Il va de soi que la fille de Madame Michu était mademoiselle Michu. Pour leurs amis et connaissances, en effet, Michu, oui. Mais pour le reste de l'humanité, Mademoiselle Michu — de son prénom Georgette, — s'appelait *Stella*, qui veut dire étoile, en italien ou en espagnol, je ne sais au juste.

« Étoile » de qui, de quoi, pourquoi ? Parce que, admise dans une classe de chant du Conservatoire national, son professeur lui avait juré ses grands dieux qu'une artiste ne peut se nommer Michu sans compromettre son avenir.

C'eût été dommage. Jolie, affable, fine et distinguée d'aspect, elle disposait d'une de ces voix chaudes qui font passer des frissons dans le dos. Qui plus est, elle savait la conduire avec un goût, un tact, qui en doubleraient le charme. Vraiment, on éprouvait un plaisir délicat à l'entendre ; d'autant qu'elle ne dédaignait pas d'articuler les paroles sur lesquelles la musique était composée, et ainsi, on comprenait parfaitement les sentiments qu'elle exprimait ; ce qui est assez original en ce temps-ci.

Au dernier concours du Conservatoire, le jury ne lui avait décerné qu'un second prix, car sa toilette était un peu pauvrete.

« Encore un an, ma chère petite, lui dit son professeur ; vous décrocherez le premier, certainement. »

Elle y résista. C'eût été prolonger les sacrifices que sa mère faisait, en prenant sur la maigre rente viagère dont elle jouissait. Une année de privations ? Point du tout ! La jeune fille préféra accepter l'engagement modeste, que lui proposait le directeur du Casino de Veules.

La tenue des deux femmes, en cette station balnéaire, tenue plutôt effacée, leur avait valu quelque considération. On pense que l'incident du sauvetage ne fit qu'y ajouter. Aussi quand le soir de ce jour-là, Stella parut devant la rampe, une salve prolongée, renaissante, d'applaudissements unanimes, la salua.

« Bravo, bravo, mademoiselle ! » criait-on.

Les dames, — des dames très bien, des mamans, leurs demoiselles, très bien aussi! — frappaient des mains, détachaient de leur corsage, des bouquets qu'elles jetaient sur la scène.

Et elle, interdite, remerciait par des révérences, les lèvres contractées d'un sourire ému, baissant les cils de ses grands beaux yeux, comme pour rattraper la larme qui lentement, débordait, ce qui provoquait un redoublement d'enthousiasme dans la salle.

« Et « le Monsieur »? avait-elle demandé en entrant au théâtre.

— Le médecin en répond, répliqua le directeur, soyez tranquille, ma chère enfant. »

Celui-ci survenant confirma la bonne nouvelle.

« Seulement, ajouta-t-il, je lui interdis de quitter la chambre avant cinq ou six jours. Et s'il en rage, c'est qu'il souffre de retarder l'expression de la gratitude qu'il vous doit. Aussi n'ai-je pu le décider à l'obéissance, qu'en consentant à vous remettre ce billet ouvert, où, je suppose, il vous fait part de ses regrets.

Georgette hésitait à lire.

— Pourquoi? fit le directeur. Il est je crois très bien élevé, ce jeune homme.

— C'est donc un jeune homme?

— Vingt-quatre ou vingt-cinq ans; un peu long peut-être, et peut-être aussi bien blond; mais de bonnes manières et s'exprimant avec un choix particulier de mots, qui dénote un étranger de distinction.

La jeune fille déplia le papier et lut à haute voix :

« Mademoiselle,

« Je vous dois la vie. Elle ne peut plus m'être précieuse qu'à la condition de vous la consacrer. Qu'elle me sera chère en ce cas! C'est pourquoi je mets humblement à vos pieds, ma fortune, mon nom et l'hommage d'un attachement infini.

« Je suis, Mademoiselle, avec une profonde gratitude, votre plus obéissant et plus respectueux serviteur, de

« tout mon cœur.

« DAVID. »



Si bonne et indulgente que fût Mademoiselle Michu, elle sourit avec un peu de malice, en achevant de lire.

« Ce jeune homme est vraiment un étranger, dit-elle au médecin. Je suis, certes, touchée de l'honneur qu'il me fait par sa proposition; mais apprenez-lui que dans ce pays-ci, le service que je suis heureuse de lui avoir rendu, vaut vingt-cinq francs, ni plus ni moins. Eh bien! qu'il verse cette somme à la caisse des veuves de marins, nous serons quittes et bons amis.

— Vous le lui direz vous-même, ma chère Stella, répliqua le directeur, car vous ne pouvez refuser de recevoir les remerciements qu'il se promet de vous exprimer en personne, dès qu'il aura permission de quitter la chambre.

— Soit! » fit-elle après avoir consulté du regard la respectable Madame Michu, qui, selon son habitude, brodait silencieuse dans un coin.

Six jours après, sur le coup de deux heures, on frappa à la porte du petit logement qu'occupait la cantatrice, au rez-de-chaussée d'une maisonnette bourgeoise, en haut de la falaise.

« Entrez, » fit Georgette, qui bravement ravaudait une de ses toilettes de théâtre.

La porte s'ouvrit et la jeune fille resta saisie, interloquée, en voyant le personnage que lui amenaient le directeur et le médecin du Casino.

Grand « comme un jour sans pain », proportionné, d'ailleurs, et planté sur deux jambes robustes, il semblait que le « Fabricateur souverain » eût été distrait quant à la confection de ce qui surmontait ce corps athlétique. On eût dit que la tête ne lui appartenait pas à l'origine; qu'elle ne fût pas à lui; qu'on l'eût « rapportée » après coup, par inadvertance.

Figurez-vous une face de bébé blondin, au teint rose, avec des yeux bleu-tendre; un visage de marmot bien portant; joli, ma foi! appétissant et sympathique, en sa timidité confiante; quelque chose comme un grand moutard, réjouissant à contempler.

Georgette ne s'arrêtait pas à cela. Ce qui dominait dans son esprit, c'était une impression d'étonnement. Elle se disait avec une sorte d'incrédulité :

« Est-il possible que j'aie sauvé... tout ça ! »

Cependant, sur le salut du jeune homme, elle fit acte de maîtresse de maison, invitant les visiteurs à s'asseoir, sans parvenir encore à dissiper la surprise qui, intérieurement, la maintenait ébaubie. Une fois les politesses échangées, le grand jeune homme, surmontant une émotion très visible, répéta en d'autres termes, ce que contenait sa lettre.

Cette fois Georgette ne rit pas. Ce diable de garçon disait ces choses-là d'un ton si convaincu, qu'à le prendre au pied de la lettre, il n'y avait plus qu'à commander le repas de noces, après avoir publié les bans.

« Mais... mais, répondit la jeune fille avec une affabilité confiante à la commisération, c'est fou, vraiment ! Quelles proportions excessives vous donnez, Monsieur, à un fait si simple en soi !... »

Et voyant que la mine du grand dadais s'allongeait, elle ne put se tenir de lui tendre la main, en se faisant maternellement cordiale.

« Voyons ! je vous en prie, dit-elle, raisonnons un peu ! Vous ne me connaissez pas, d'abord. D'ailleurs, je n'ai jusqu'ici, jamais songé à me marier. Convient-il seulement qu'une artiste se marie ? Et je suis artiste avant tout, sachez-le bien. J'en ai toutes les idées, toutes les aspirations, tous les préjugés ! Et puis, enfin, vous-même, qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

— Un jeune homme de bonne famille, mademoiselle, et même...

— Je n'en veux pas savoir davantage, interrompit Georgette, le plus gentiment qu'elle put. Car je présage qu'une telle famille éprouverait du regret à vous voir vous mésallier...

— Ça m'est égal ! fit le jeune homme, en interrompant à son tour, avec une spontanéité très ferme et résolue.

— Pas à moi, mon pauvre monsieur ! Et si honorable, si flatteuse que soit votre proposition, je ne puis honnêtement l'accepter. »

Un peu pâle, le grand garçon se leva, et saluant pour se retirer : « Soit ! fit-il d'une voix voilée par une intime affliction. Je vous prie de me pardonner, mademoiselle.

— Non ! s'écria Georgette, légèrement troublée, ne nous quittons pas là-dessus. Asseyez-vous. Je ne veux pas mal répondre à vos procédés. Je ne veux pas vous laisser un mauvais souvenir de moi.

— Ah ! reprit doucement David, cela ne vous serait pas possible. Je répète que la vie que je vous dois, n'aura, pour moi, de prix qu'à la condition de vous être consacrée. Il ne se peut que ce soit par un légitime mariage ? Je ne me permets pas d'insister. Mais je me tiendrai à distance, mademoiselle, loin, dans votre ombre, afin de ne pas vous importuner. Soyez sans crainte à ce sujet; vous ne vous en apercevrez pas, et, seul, mon respect montera jusqu'à vous, comme un parfum d'encens monte vers le ciel.

— Ce n'est pas assez, maintenant ! répliqua nettement Georgette, en lui présentant ses deux petites mains. Voulez-vous mon amitié ? Oui ? Eh bien ! au lieu de vous dissimuler « dans mon ombre » comme vous dites, venez nous voir... de temps en temps, et... vous me ferez plaisir. »

De nouveau le jeune homme se leva, et s'inclinant comme la première fois :

« Merci, mademoiselle, dit-il en rougissant.
— Aimez-vous la musique, monsieur ?
— Il n'est guère d'instruments dont je n'aie appris à jouer, répondit-il bonnement.
— Quoi ! le piano, le violon, le trombone ?...
— Jusqu'à l'accordéon, mademoiselle.
— En ce cas, nous essaierons de marier, au moins !... nos talents, à mes moments de loisir, si le cœur vous en dit. »
Les trois visiteurs partis, Georgette les suivit un moment du regard, puis, comme se parlant à elle-même :
« Singulier individu ! »

Sans s'en douter, elle lui manquait de respect. Si long qu'il fût, ce jeune homme était prince. Et pas un de ces princes de pacotille, façon « rastaquouère », dont il est prudent de surveiller les mains si l'on joue aux cartes avec eux. Un prince pour de bon, héritier présomptif d'un trône ! Excusez du peu !

A vrai dire, ce trône n'était pas à côté d'ici ; tout là-bas, au contraire. Un petit trône, d'un rendement moyen, mais pas moins, le trône d'un Etat peuplé de gaillards que, durant longtemps, il n'avait pas été commode d'amener à se tenir un peu tranquilles.



Pincé à fond, Son Altesse Georgewitch. Il avait renoncé à ses titres et pensions comme à ses droits éventuels à la couronne, pour épouser morganatiquement... qui ? Une danseuse du grand théâtre de Vienne. Et qu'était-il devenu ? On ne savait !

C'est ce que le bon roi rappela à sa royale épouse, en lui avouant qu'il projetait d'envoyer incognito le prince Davidowitch se déniaiser, se dégourdir, si possible, au contact d'une civilisation plus

tends : la dynastie — oh ! non. Leur roi, brave homme du reste, était mis en dehors de l'affaire.

« Ne faites pas attention, Sire, lui disaient-ils ; nous nous arrangeons en famille. Si vous ne favorisez les uns ni les autres, vous allez voir la belle râclée que recevront nos camarades ! »

Qui la recevait ? Tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là ; parfois les deux ; car les gendarmes, jaloux de rétablir la paix et le bon ordre, tapaient dans le tas, avec une parfaite impartialité. Si bien, qu'après quelques jours de *chambardement* héroïque, où tout était sens devant dimanche, une fois les morts enterrés, les blessés amputés, les balafres pansés, le train-train reprenait comme si de rien n'était ; quitte à ce que la fête recommençât, pour un oui, pour un non, à la très prochaine occasion.

Un pli à prendre. Le monarque n'y avait pas manqué, occupé qu'il était avec la reine, de préparer leur fils unique, Davidowitch, à la science du gouvernement.

S'appliquer n'était pas de trop. En dépit de ses vingt-quatre ans, le prince s'y montrait plutôt réfractaire. Des arts d'agrément tant qu'on voulait ! Mais les nobles exercices de l'équitation, de l'escrime, de la chasse, etc., serviteur ! Et ce qui constitue le métier de « pasteur de peuples », lui causait un ennui insurmontable. Sédentaire, casanier, il était charmant dans l'intérieur royal ; doux, empressé, d'humeur affable. Plus ça du tout, dès que rien d'officiel se mêlait aux relations. Muet alors, se bornant à regarder et à écouter, sans intérêt et sans profit. Avec ses grands yeux naïfs et étonnés, on eût dit « Pierrot » égaré dans une cour princière.

Le roi son père, doué de sens commun, — il y en a ! — s'inquiéta finalement de le voir à ce point *fanfan*, godiche, un peu trop « gobe-la-lune ». Un chagrin de famille l'y incitait secrètement. Son frère puîné, le prince Georgewitch, faute de rien connaître de la vie, ne s'était-il pas laissé enjôler par le premier minois qui avait montré quelque complaisance à lui dévoiler nombre d'horizons, non encore entrevus par ce royal innocent !

Très braves, chevaleresques et belliqueux, ne sortant guère de chez eux, fût-ce pour aller aux provisions à la boutique d'en face, sans avoir un fusil en bandoulière, ils se faisaient autrefois un malin plaisir d'envahir les principautés d'alentour, et d'y *chaperder* tout leur saoul. Mais peu à peu l'instruction, les chemins de fer, l'électricité ; en un mot le progrès adoucissait leurs mœurs, et ils ne se battaient plus qu'entre eux.

Pas pour renverser le gouvernement, par exemple ; — j'en-

avancée, plus raffinée que celle à laquelle la principauté était parvenue.

Dame ! ça n'alla pas tout droit, avec Sa Majesté la Reine ! Il y fallut des conférences sans fin, des négociations diplomatiques, auxquelles s'employa le premier ministre ; premier, par la bonne raison qu'il n'y en avait pas d'autres.

Résignée, non convaincue, la Reine voulut rester près de son fils, jusqu'au dernier moment. Oh ! quand la locomotive cracha sa première gorgée de vapeur !... Ce fut comme un coup de tonnerre dans le cœur de la royale infortunée. Il lui sembla que son enfant était perdu ; qu'il lui reviendrait, — s'il revenait ! — démoralisé, pervers, méconnaissable. Il allait en France, voyez-vous ! à Paris... Ah ! Paris !!

Craintes gratuites, au demeurant. Après quinze mois de séjour dans cette capitale, le prince était et restait godiche et gobe-la-lune, tout comme devant.

Qu'il s'ennuyait, mon Dieu ! Ses lettres hebdomadaires suppliaient Sa Majesté Papa de mettre un terme à son exil.

On y penchait, quand un télégramme parvint portant : « Prince, tombé à l'eau, bord de la mer. » Puis cet autre, presque aussitôt : « Sauvé par baigneuse qui faillit périr avec lui. »

Enfin, une troisième dépêche, de Davidowitch, cette fois, rassurait les auteurs de ses jours, se terminant par : « Lettre suit. »

Avec quelle anxiété on l'attendit, cette bienheureuse lettre. Sans doute, elle allait répandre un baume sur les douleurs qu'on avait éprouvées. Mais diable ! qu'il fallut en rabattre à la lecture ! Voyez-vous qu'un prince du sang, prince héritier, un Présomptif, prétendit asseoir à côté de lui, sur le trône, une artiste, une virtuose ? Ça n'a pas de bon sens. Un moment jeune homme ! Papa va vous répliquer de bonne encre !

Bien que la saison des bains de mer touchât à sa fin, nombre de baigneurs retardaient leur départ, en raison de la température

qui se maintenait douce. Tout comme en août, sur la plage de Veules, de petits bonshommes, parés en chiens savants, paraient, rivalisant avec des fillettes déguisées en phénomènes du cirque, sous la soi-disant surveillance d'institutrices qui lisaient un roman, et de dames qui *flirtaient* par désœuvrement. Un peu à l'écart, Mademoiselle Michu, flanquée de sa respectable mère, s'installait assez souvent sur un rocher, occupée à un travail d'aiguille, ou repassant un morceau qu'elle aurait à chanter.

« Ah! ah! se disait-on, nous allons voir « le héros de la recon-naissance!... »

Ça ne manquait jamais! Du plus loin que Davidowitch entroyait le « bibi » de chapeau, dont, sans prétention, se coiffait la digne maman de Georgette, il inclinait sa promenade du côté des deux femmes; ne les abordant que sur une invitation mimée, mais formelle de la jeune fille.

Alors, il saluait en cérémonie, et si Georgette le retenait, il s'asseyait à ses pieds, sur ce qui se trouvait.

Un matin qu'il était là :

« Qu'avez-vous, Monsieur David? lui demanda l'artiste. Vous ne dites rien. A quoi pensez-vous? »

— Je pense que la saison s'achève, et que vous quitterez Veules bientôt. Je ne vous verrai plus.

— Ne rentrez-vous pas à Paris, comme nous?

— Si fait, Mademoiselle.

— Vous viendrez bien nous voir quelquefois, je pense?

— Si vous le permettez, assurément. Mais ce ne sera pas la même chose. »

Il se tut. Elle aussi. Puis après un moment :

« C'est drôle! reprit Georgette, je ne sais quoi me dit qu'il vous est survenu du tracassé, des ennuis. Est-ce vrai? »

— Oui et non, Mademoiselle.

— Je suis indiscrette?

— Du tout!... Vous, jamais! Voilà ce que c'est : mes parents

le sens. La divette en fut légèrement peinée, se reprochant d'être cause des déplaisirs de ce grand inoffensif, si sincère et si simplet, vers qui elle se sentait portée d'amitié.

Ne sachant au début de l'entretien, ce qu'il déciderait, elle avait été vaguement contrariée d'apprendre que ses parents réclamaient sa présence. Maintenant qu'il déclarait résister à leur volonté, elle s'inquiétait de ce qu'il adviendrait de lui. C'est bien de l'amitié, si je ne me trompe.

« Mais, fit-elle, si l'on vous coupe les vivres, mon pauvre monsieur David, dites, comment pourrez-vous rester en France? »

— Ah! fit-il avec insouciance, j'ai encore assez d'argent en réserve pour suffire à ma dépense durant plusieurs mois. J'ai quelques bijoux aussi, que je vendrai. Cela me donnera le temps de me retourner. Du reste, je n'ai pas de grands besoins, et dussé-je jouer d'un instrument quelconque dans les bals publics...

— Vous! s'écria Georgette, avec élan; vous, un « jeune homme de bonne famille? » Je ne veux pas. Non, non! Entendez-vous, David, je ne veux pas!

Elle était émue, touchée, de ce qu'il acceptât la pauvreté pour « rester dans son ombre ». Quel dommage qu'elle n'eût pas d'amour pour lui! Elle eût dit : « Vous êtes pauvre, on vous opprime, on vous repousse, marions-nous! »

« Ecoutez, reprit-elle, il ne m'appartient pas de vous influencer. Le mieux, peut-être, serait d'obéir à vos parents, mon ami. Mais si, tout considéré, vous persistez dans votre résistance, dites-moi si vous ne seriez pas humilié de devenir mon « accompagnateur » dans les salons où je chante souvent durant l'hiver. Je vous l'offre en camarade, en artiste... hein?... »

Elle appuyait sur l'interrogation, parce que David restait bouche bée, ses yeux bleu-clair grands ouverts sur elle.

— Ah! Mademoiselle! dit-il à la fin, avec une expression indicible, c'est le ciel qui vous a conduite à moi. Visiblement, vous êtes un ange!

— Vous acceptez?... »

— Si j'accepte, que pour la seconde fois, vous me sauviez la vie?... Tenez, je ne sais que dire; les mots me manquent. Un ange! voilà tout ce que je trouve. Un ange sauveur, un ange gardien.... mon ange!

La jeune fille riait.

— Je vous en prie, David, dit-elle; ne faites pas des grands bras comme ça; vous allez vous faire remarquer; vous effrayez les bébés. Voyez-vous ces deux-là qui se sauvent!... »

Singulière chose! La respectable Madame veuve Michu n'avait pas un moment sourcillé. Est-ce donc qu'elle fût sourde? Du tout! Elle entendit fort bien. Mais impassible et silencieuse, elle continuait de couper les pages d'un livre, sans lever les yeux.

Régner sur un peuple, procure peut-être, une joie intense. Pour s'en rendre compte, il faudrait avoir passé par là, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Davidowitch avait été élevé à ça, lui, et pourtant la joie suprême, pour lui, était celle qu'il savourait depuis que l'hiver était venu.

« Humilié » d'accompagner Stella, quand elle chantait dans les salons? Dites : fier, ravi, enchanté!

Songez donc! Il la voyait chaque jour, chez elle, où l'on répétait les compositions nouvelles. Des heures durant, il était là, étudiant, cherchant en commun, la pensée des *maestri*, combinant des *effets*, creusant, perlant l'exécution.

Il s'oubliait, ne savait plus qui il était, où il était; même s'il était, tant il s'inféodait à l'artiste, se fondait en elle, partageant ses enthousiasmes, buvant les modulations qu'elle émettait à plein gosier, comme une fauvette, chante pour chanter, sans s'inquiéter d'être entendue.

Avait-elle une soirée? il venait la prendre en fiacre, elle et sa mère, et se glissait sur le strapontin, non sans difficulté, à cause de ses grandes jambes, qu'il n'arrivait à caser qu'après un travail laborieux. Il aidait ces dames à sortir de là-dedans, attentif à préserver la toilette de Stella, qui lui prenait le bras pour entrer, puis pour paraître devant les invités. Au retour, il lui apportait son manteau, le lui posait sur les épaules, et si le temps doux et clair engageait à revenir à pied, pour aspirer la fraîcheur de la nuit, il faisait le « panier à deux anses ». Qu'il était heureux!

Parfois, on demandait la jeune artiste en province, à l'occasion d'une fête de corporation, d'inauguration, de bienfaisance. Les voilà partis tous trois en wagon retenu à leur usage. A l'hôtel, au restaurant, le prince choisissait les chambres, commandait les menus, s'occupait d'elle, comme eût fait un mari affectionné. Rompre le même pain, loger sous le même toit! Ce lui était des délices, dont il se repaissait dans le plus profond secret de son âme éprise! Oh! oui, oui, il était bien heureux!

De son côté, Georgette s'habitua à l'intimité de ces relations. Si, faute d'un prétexte, une journée se passait sans qu'il parût, il manquait quelque chose à la jeune fille.

« Il fallait venir tout de même, lui disait-elle le lendemain, nous aurions bavardé. »



me rappellent près d'eux, je refuse de m'en aller, et ils me coupent les vivres. Certes! je me passerai bien de la pension qu'ils me servent, mais le procédé m'afflige. Pas vrai que ce n'est pas bien, Mademoiselle?

— Savez-vous pourquoi vos parents souhaitent votre retour? demanda la jeune fille, sans répondre à la question. Peut-être ont-

ils dessein de vous établir honorablement.

— C'est bien possible. Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je ne me marierai jamais.

— Pourquoi ça?

— Parce que vous n'avez pas voulu de moi. »

C'était dit tout uniment, comme une raison qui tombe sous

Habitude, rien d'autre. Toute à son art, elle voyait en lui un compagnon agréable. Utile aussi : il était de bon conseil, la reprenait pour lui indiquer une nuance d'expression, des délicatesses de sentiment. Et, devant l'auditoire, quelle attention à la suivre, à la soutenir, à la faire valoir ! Mieux qu'un banal accompagnateur : plutôt un collaborateur, qui avait large part aux succès obtenus. Elle le sentait bien, allez ! lui en savait gré, le lui disait loyalement, certaine qu'il n'en ferait pas tant pour une autre, ce David !

« Mon David », lui disait-elle amicalement, pour le remercier des progrès qu'il lui faisait faire, du commencement de notoriété qu'elle savait lui devoir et des prévenances variées, constantes, infinies, dont il l'entourait, jusqu'à se faire son « courrier », son majordome. Si l'on avait su ça, à la cour paternelle !...

Hélas ! on le savait ! On savait tout ! grâce à des rapports de police. Aussi était-on dans un bel état, là-bas !

Le roi, maigri de moitié, flottait, dansait, dans son uniforme guerrier, lourd à ses épaules, désormais. Les traits tirés, le regard éteint, il trainait des bottes alanguies sur les tapis du palais, et son casque à plumet pleurard, déambulait de ci, de là, sur son crâne ravagé de pensées poignantes.

L'aspect de la Reine eut attendri le rocher le plus dur ! Affalée, comme répandue sur un fauteuil de sa chambre, les bras ballants, le torse recroquevillé, elle levait au plafond des yeux de *Mater dolorosa*, d'où dégouлинаient ses larmes, avec la régularité de l'eau purifiée qui dégoutte d'une bougie-pasteur : elle en abimait ses effets !

A la ville, chez le peuple, même abattement. Suspen-

du, les diners d'apparat, les soirées, les bals ; finis, les *five-o'clock* ! Et combien triste, combien rare, l'absorption des *mélé-cassis* sur le zinc des *mastroquets* ! A la caserne, ces hardis miliciens,...

« . . . qu'on voyait autrefois,
« Pleins d'une noble ardeur. . . .
« L'œil morne maintenant, et la tête baissée,

faisaient l'exercice en gens pour qui la vision de la gloire est voilée d'un crêpe de deuil ! A l'étable, le bœuf songeur mugissait tristement, tandis que la brebis, s'interrompant de paître, au versant des montagnes, envoyait à l'écho son bêlement plaintif, et dans la forêt sombre,...

« Le rossignol était sans voix. »

« Sire, dit à la fin le premier ministre, ça ne peut pas durer



comme ça. Que Vos Majestés me donnent carte blanche, je prends l'*Express-Orient* ce soir, et si je ne ramène pas Son Altesse Davidowitch, je consens à perdre mon nom.

— Le Prince est un bel entêté ! fit le Roi. Il tient de son Auguste Mère.

— Soit ! répliqua le ministre. Mais je me suis renseigné sur le caractère de « la jeune personne » qui le ravit à sa destinée, et j'ai l'espoir de la persuader.

— Dites-lui que je la bénirai ! soupira la Reine.

— Ça ne peut pas nuire, poursuivit le monarque ; mais prenez toujours cette traite sur messieurs Rothschild, de Paris. »

A quelque temps de là, Davidowitch entrant un matin chez la divette, resta cloué sur place, en ouvrant la porte du salon.

C'est que, en caraco, sur un simple jupon, les cheveux noués à la diable, elle dessinait un pas terriblement fantaisiste, en fredonnant un air improvisé, d'un rythme folichon.

A l'exclamation de surprise qu'il poussa, la jeune fille s'interrompant, courut à lui, et, se hissant sur l'extrême pointe des pieds, lui prit la tête à deux mains pour lui planter en pleines joues, une paire de baisers sonores.

« David, ah ! David ! arrivez donc, s'écria-t-elle en riant de l'ahurissement du camarade, chantez et dansez avec moi, notre fortune est faite ! »

Elle tentait de l'entraîner, et lui ne cédait qu'à demi, tout en demandant pourquoi, comment, pour qu'est-ce ?

« Tenez, lisez, David ! » fit-elle triomphante, en lui lançant une lettre à la volée.

Allons, oui ! ça valait la peine. La femme d'un de nos ministres, figurez-vous, sollicitait le concours de Mademoiselle Stella,

à un concert diplomatique, qui aurait lieu prochainement dans les salons officiels du ministère.

Voyez-vous l'affaire ? Du coup, la notoriété. Cinquante mille francs de réclame gratuite, et quel public ! Tous les ambassadeurs, le nonce en tête, des généraux en quantité, l'élite de la grande société, des dignitaires, en veux-tu, en voilà ; la crème des clubmen, la haute finance, des directeurs de journaux, avec des députés et sénateurs pour boucher les trous.

« Ah ! David, mon ami, ne me quittez pas jusqu'au grand jour ; déjeunez et dinez ici. Il faut piocher les morceaux que nous ferons entendre. Je veux les *épater*, mon ami.

— Mademoiselle !... Mademoiselle !... fit le prince, heurté d'une licence d'expression si peu seyante de sa part.

Elle en rit bravement, à son nez, à sa barbe.

— Les *épater*, David ! répéta-t-elle, avec redoublement de gaminerie. Et pas seulement par mon chant, mais encore par ma toilette. Vous verrez ça ; vous verrez David, mon David !... Je veux être *éplafourdissante* ! »

Ma foi ! c'était le mot. Le jeune homme en convint intérieurement quand, le fameux grand jour venu, elle lui apparut, sortant de sa chambre où on venait de la parer. Dame ! on s'y était mis à plusieurs : Madame veuve Michu, la bonne, la couturière et la fille de la concierge, qui était femme de chambre chez une marquise divorcée. Rien que la coiffure : un poème ! Plus de cent cinquante épingles dans cette masse de cheveux étagés en frises, torsades, nattes et ondulés. Et là-dedans, pas un bijou, pas un ruban, pas une fleur. Tout d'elle et bien à elle. Ça se voyait.

« Je suis prête, dit-elle. Je n'ai plus qu'à enfiler mes gants. Soyez gentil ; aidez-moi, hein David ? »

Ah bien ! nous n'y sommes pas ! Trente boutons à chacun de ces gants, qui lui montaient quasi jusqu'aux aisselles. Elle lui

abandonnait son bras rondet et blanc, nu, rose au coude, avec de légers tracés d'un bleu laiteux, et où un imperceptible duvet faisait miroiter, aux lumières, d'infimes étincelles.

Si près l'un de l'autre, peut-être, un courant magnétique mettait-il la jeune fille en plus profonde et plus lucide communication avec les sentiments de ce grand garçon, si discret. Aux soins excessifs qu'il prenait, de ne pas même effleurer le satin tiède de sa peau, elle pressentait en lui les exquis délices de l'amour, parvenu au caractère d'un culte. Et l'équité ravivait des scrupules assoupis, en sa conscience d'honnête personne, la poussait à y regarder de plus près, à rechercher si, par hasard, elle n'en serait pas venue à l'aimer sans s'en apercevoir. Ça arrive. La littérature l'affirme. Il faut l'en croire; surtout depuis que, devenue éminemment psychologique, elle écrit avec un scalpel.

Eh bien! Georgette y regarderait. Pas ce soir. Le temps manquait. Mais, pour sûr, un de ces jours. Demain, tenez; oui, demain, au réveil, après le chocolat.

« Ma fille, on t'attend, » dit Madame Michu, survenant.

On partit.

Comme le concert finissait, la femme du ministre vint à la divette, dont le succès passait toute espérance.

« Ne partez pas, ma chère artiste, lui dit-elle. Nous soupçons en petit comité. Faites-moi la grâce d'être des nôtres. Mon coupé vous remettra chez vous, avec Madame votre mère. »

Sans doute la jeune fille était honorée, mais... et David?

« Ne vous inquiétez pas de moi, répondit celui-ci. Triomphez! ah! que je suis heureux, Georgette!... »

Si heureux que, pour la première fois, il oubliait de l'appeler « Mademoiselle »; si heureux, qu'en se retrouvant par les rues, il parlait tout seul, et riait tout haut, en gesticulant, comme un fou!

En attendant que le souper fût servi, la femme du ministre avait amené la jeune fille dans un petit salon retiré. Là, elle lui présenta un monsieur, assez vilain, d'une calvitie stupéfiante, dont la boutonnière portait un triple brochet de décorations exotiques.

« Un diplomate », pensa Mademoiselle Michu.

Juste! Et quel? Le premier ministre du père de David. Le concert, le souper, la présentation, tout cela était comploté par cet homme d'Etat, qui avait su se concilier la connivence du gouvernement français.

D'une voix où l'accent slave s'épanouissait, mais en phrases très grammaticales, il complimenta l'artiste, puis la jeune fille, plus encore! Qu'elle ne s'en étonnât pas; il savait qu'elle méritait le respect à tous égards, qu'elle avait sauvé la vie d'un jeune homme, qu'elle le préservait de l'indigence. Eh bien! il osait réclamer d'elle, plus encore. Quoi donc? Elle allait le deviner. Qu'elle sût d'abord, qui était celui qui lui servait d'accompagnateur. Il le lui dévoila; il lui dit tout, sauf le nom de la principauté dont David devait être le monarque. Et, sans avoir besoin de charger les couleurs, il lui fit le tableau de l'état lamentable où se consumaient les augustes parents du jeune homme, et la cour, et la ville, tout un peuple!...

A mesure qu'il parlait, des voiles se déchiraient dans l'âme de Mademoiselle Michu. Une révélation soudaine y jetait la lumière. Ce grand garçon, ce doux dadais, ce « simple », en qui elle ne voyait qu'un compagnon, un camarade, un ami, pour qui elle ne professait jusque-là, qu'une affection sereine et calme, à présent qu'un obstacle s'élevait entre eux, lui apparaissait comme l'être le plus cher auquel elle pût s'attacher, le plus digne de son amour unique et définitif. — « Oui, se disait-elle, je l'aime; je l'aime du meilleur de moi; je l'aime et l'aimerai toujours; car, jusqu'à mon dernier soupir, je porterai son deuil dans mon cœur, qu'il emplit et qui n'aura battu que pour lui. »

« Ah! Monsieur, Monsieur! soupira-t-elle à la fin, si vous saviez ce que vous me demandez!... N'importe! reprit-elle avec une fermeté haute. Il me sacrifiait un trône, je ne veux pas être en reste avec lui. Rassurez sa famille, Monsieur, rendez la quiétude à son peuple. Le prince leur reviendra guéri d'un penchant qui le diminuait et qui lui eût fait manquer à la mission pour laquelle la Providence l'a marqué au front! Consolerez surtout cette mère en pleurs. A moi seule d'en répandre, quand il ne pourra plus les voir! »

« Mais il faut m'aider, Monsieur. Il faut rendre au prince les subsides qu'il recevait, afin que je n'aie plus de raisons de le garder si près de moi. Il faut, avant tout, lui laisser croire que son inclination pourra être officiellement légitimée, si je sors victorieuse d'une prétendue épreuve soi-disant nécessaire à l'édification de sa famille, sur l'humble fille qu'il a daigné distinguer. »

Devançant toute réplique, Georgette se sauva, entraînant sa mère qui l'attendait. Et c'est seulement quand elle se fut enfermée dans sa chambre qu'elle pleura; mais dame!... toutes ses larmes!

A nous!... à nous le parfum des fleurs, l'éclat des lumières et de l'or; à nous l'impassible bleu du ciel et de la mer. C'est la grande vie, le *high life*; nous sommes dans l'Empire des élégances suprêmes, des femmes aimables et des rastaquouères! *Hip! hip! hip! hurrah!*

De Cannes à Menton, partout où un pan de mur permet de coller une affiche, on lisait le nom de « LA STELLA » en caractères archicapitales, sur des papiers multicolores, de format archigrand-colombier. Et les trains regorgeaient pour aller l'entendre chanter un ouvrage

inédit au théâtre de Monte-Carlo.

C'en était fait. La « première » s'achevait en des ovations délirantes qui menaçaient de faire crouler la salle. Dans les couloirs, au foyer des artistes, vicomtes, marquis, archiducs, bourgeois et marchands de chevaux s'étouffaient pour approcher l'Etoile, retranchée derrière un bastion de bouquets, tandis qu'au télégraphe, *lundistes*, *lendemainistes*, *messieurs de l'orchestre et du balcon* passaient des articles de deux cents lignes, relatant les moindres détails de sa toilette, jusqu'au nom du fabricant des baleines de son corset! Un vrai triomphe.

D'un sourire impertinent et détaché, elle recevait les adulations dont on l'accablait, répliquant à certains, par un sarcasme pointu, à d'autres, par un compliment équivoque, sans cesser de leur paraître à tous adorable, inouïe de *chic*. Ah! que les baigneurs de Veules auraient eu peine à retrouver en elle, la jeune fille réservée dont la bonne tenue leur inspirait de la considération.

Un gavroche fantasque et dédaigneux maintenant; toute la morgue *blagueuse* de ces parvenues de la scène, qui se donnent en spectacle jusque dans l'intimité; tantôt maussades et butordes, tantôt d'une gaieté tapageuse, qui fait grincer des dents et dont les prétentions universelles confinent à un ridicule écœurant.

Le pauvre Davidowitch en avait l'âme meurtrie, tandis que



le premier ministre du royal Papa la contemplait d'un œil attendri, se répétant, avec admiration : « Sublime enfant!... »

« Prince, fit tout à coup Georgette, sans s'inquiéter d'être entendue, allons-nous-en, tous ces gens-là me *rasent*! »

Puis, passant outre à la prière du jeune homme, qui la conjurait de s'observer, elle tira de sa poche un paquet de cartes de visite, et les lançant en l'air, elle cria : « Qui attrape, soupe avec « la Stella! »

Le trait sembla délicieux, et ce fut une mêlée atroce. On se bousculait, on se battait pour ramasser les cartes. Les chapeaux étaient aplatis, les habits déchirés, les yeux pochés. Et la diva grimaçait un rire, qui, strident, nerveux, sonnait faux aux oreilles de Davidowitch.

« Ah! venez; venez! répétait-il désolé, désespéré. »

C'est qu'aussi les excentricités de Mademoiselle Michu se multipliaient, passaient les bornes. Pouvait-on admettre qu'elle en usât de cette sorte, à la cour?

« Hélas, non!... non! répondait le ministre paternel. Votre Altesse ne voit-Elle pas que c'est impossible et que mieux serait de renoncer à ses projets? »

Le prince ne renonçait pas encore. Il voulait que ce fût une crise; que bientôt, celle qu'il adorait, revint aux allures d'autrefois, à sa simplicité si touchante et si grande! Attendons!...

On continuait de s'arracher les cartes de la diva; non plus à coups de poings, mais à coups d'argent. Des boursiers en offraient à cinquante, à cent louis, et trouvaient preneurs. Un coin de la Petite Bourse.

Ça valait le prix pour les *boulevardiers*, avides du « *pas ordinaire* ». Toute la troupe du théâtre en était. Et plus de *pose* ici. La Stella avait tout de suite, donné l'exemple des « coudées franches ». Davidowitch, placé à sa droite, la suppliait tout bas d'atténuer ses fantaisies de langage, de mettre de l'eau dans son vin, à tous égards. L'entendait-elle, ou s'appliquait-elle à le scandaliser à l'excès? On l'eût dit. Le ministre du Roi la suivait du regard, avec une émotion qui humectait ses paupières, pendant qu'elle trinquait à toutes sortes de choses. On récitait des vers salés, on chantait des choses farceuses. Tout à coup, Georgette s'écria : « A mon tour! »

Et, grimpant sur une chaise, une coupe pleine à la main, elle mit un pied sur la table, pour entonner une chanson que la censure venait d'interdire à un café-concert; raide, vous pensez! Si raide, que le prince n'y pouvant tenir, l'interrompit. Mais la folle endiablée, lui coupa la parole, en lui versant sa coupe de champagne sur la tête, provoquant ainsi un éclat de rire homérique.

C'était trop! La voyez-vous oublier à ce point l'étiquette des cours, à l'égard de quelque ambassadeur? C'eût été la guerre; qui sait! l'étincelle capable d'allumer la conflagration générale!...

Davidowitch en frémit, et faisant signe au ministre de son père, il s'éloigna vivement.

« Emmenez-moi, lui dit-il, abattu. Je rêvais l'impossible. Partons... ah! partons! »

Georgette feignait de ne pas s'apercevoir de la retraite du prince; mais quand elle estima qu'il avait gagné le dehors, une transformation subite de ses traits frappa la compagnie de stupeur.

« Il est sauvé! » s'écria-t-elle, avec un accent de triomphe déchirant.

Puis éclatant en sanglots :

« Arrière ce masque de cynisme odieux! poursuivait-elle. Je succombe. Laissez-moi. Ah! laissez-moi pleurer mon âme qu'il emporte avec lui!... »

C'est entourée des bras du prince, qu'elle articula ce dernier mot. Prêt de la quitter à jamais, il s'était arrêté sur le seuil, pour lui jeter un dernier regard. Il avait entendu, il était à ses pieds.

« Ah! s'écria-t-il, je sentais bien que tu te sacrifiais. Mais l'épreuve est finie; Dieu le veut, tu es ma femme! »

Et se redressant, il dit d'un ton solennel à l'assemblée :

« Saluez la princesse Georgeowna Gorgonzolow!... »

A ce nom, Madame veuve Michu poussa un grand cri. Suffoquée, haletante, ne pouvant parler, elle tira de son corsage dégrafé en hâte, des papiers qu'elle tendit au jeune homme. Il y jeta les yeux. Puis : « Ah! fit-il enchanté, ma tante!... »

Eh! oui, sa tante. Madame veuve Michu était la danseuse de Vienne, que le frère puîné du Roi avait épousée morganatiquement. A sa mort, elle avait eu la discrétion de reprendre son nom de demoiselle.

Mais alors, Georgette était de sang royal. Plus d'obstacle à ce qu'elle partageât le trône de son cousin germain.

C'est ce que dit le ministre du Roi, qui, terrassé par la joie et la douce émotion, s'était laissé tomber sur un siège et pleurait comme un veau!...

ÉDOUARD CADOL.

(Illustrations de Georges Amigues).





Une Grande Dame italienne

AU XVII^E SIÈCLE

PAR ARVÈDE BARINE

La seconde moitié du XVII^e siècle fut pour l'Italie une ère de tranquillité relative. Après tant de guerres et de révolutions, le pays respirait enfin, et l'on vit aussitôt se produire un changement dans les mœurs. Le luxe augmenta et l'on fit de folles dépenses en festins, habits et équipages. Le goût du plaisir devint fureur; on s'amusa avec passion et en bravant les bienséances. Une extrême frivolité s'empara des hautes classes, qui conservaient d'autre part la violence des siècles précédents, de sorte qu'on vivait dans une sorte de carnaval sanglant, où les duels, les guet-apens, les rapt à main armée faisaient partie des menus incidents de l'existence quotidienne.

Le 5 septembre 1662, le marquis André Paleotti finissait de dîner avec sa famille, dans sa maison de campagne des environs de Bologne. (1) Des inconnus entrèrent brusquement dans la salle à manger, tirèrent dix-huit arquebusades sur la compagnie et disparurent. Le père et la femme du marquis restèrent morts sur la place. Lui-même fut blessé. Le coup avait été monté par un mari jaloux, et jaloux sans ombre de raison, qui essayait en même temps d'empoisonner sa femme. La justice s'abstint d'abord de l'inqüiéter — il était comte et de grande famille — mais il eut l'imprudence de continuer ses exploits, fut arrêté après avoir soutenu un siège dans sa maison et mené dans une forteresse où il « vécut peu ». Le bruit courut qu'il avait disparu dans une oubliette, comme au bon vieux temps.

Le marquis Paleotti, guéri de sa blessure, se mit à voyager. En passant à Turin, il fut reçu à la cour de Savoie, où il vit une petite fille très extraordinaire. Elle se nommait Christine de Northumbrie et descendait de Robert Dudley, le favori d'Élisabeth d'Angleterre. Née en 1649, ce n'était encore qu'une enfant pour l'apparence et les manières. Elle avait la plus jolie figure du monde, un teint éblouissant, des yeux admirables qui « semblaient parler » et la gaieté pétulante de son âge. Ces dehors innocents cachaient une précocité d'esprit qui ferait peur aujourd'hui, mais qui inspirait une profonde admiration aux contemporains, épris de toutes les singularités, même morales, même malsaines. La cour de Savoie raffolait de la mignonne créature, aux mouvements légers et vifs, qui exprimait de sa bouche riieuse des idées et des sentiments de femme. Les princes de passage à

Turin se faisaient présenter à Christine de Northumbrie. Elle passait pour un prodige et ravageait déjà les cœurs.

A douze ans, elle compta parmi ses conquêtes le connétable Colonna, qui venait d'épouser la célèbre Marie Mancini, à peine guérie de sa passion pour Louis XIV. Marie s'emporta en vain. Son mari la délaissa pour cette petite fée qui ne se montrait pas moins passionnée que lui, et les mauvaises langues avaient eu beau jeu, quand survint le marquis André Paleotti, qui subit le sort commun et s'éprit de Christine. Il la demanda en mariage malgré sa jeunesse, malgré son roman avec le connétable, malgré tout, et on la lui donna. Les noces se firent avant que l'épousée eût quatorze ans. Un vieux chroniqueur bolognais nous apprend que le nouveau couple arriva à Bologne le 23 décembre 1663 et que la jeune marquise était déjà célèbre ailleurs qu'à Turin : « Elle avait, dit-il, peu ou point d'égales en beauté, en esprit ou en bizarrerie... et il ne passait point de princes, ni de grands seigneurs, ni d'autres personnes qui n'allassent la voir et lui présenter leurs hommages, à cause de la grande réputation qu'elle avait dans le monde entier. »

Christine eut à Bologne un succès qui tourna bien des têtes et éveilla bien des jalousies. Elle arrivait à point pour susciter des révolutions dans les usages et montrer de quoi elle était capable en fait de mépris pour les préjugés, respectables ou non. C'était le moment où la rage du luxe et du plaisir, déjà ancienne dans les villes capitales, gagnait de proche en proche l'Italie entière. La société bolognaise avait eu quelque peine à se mettre en branle. A en croire un vieil écrivain du cru, qui l'approuvait du reste de tout son cœur, elle était un peu rococo. Elle persistait dans les vieilles habitudes d'économie et de simplicité patriarcale : « Tous les nobles, bourgeois et marchands étaient vêtus de noir, avec un justaucorps, des haut-de-chausses et un manteau, ce qui faisait un costume très économique, car il durait bien des années et se portait même rapiécé... Les dames et bourgeoises se faisaient faire, en se mariant, un bel habit riche qui leur durait toute leur vie... La plupart des nobles allaient à la campagne dans un carrosse trainé par des bœufs, rempli de provisions et de toutes sortes de choses, comme l'arche de Noé; on laissait les chevaux à la ville. »

Les Bolognais avaient conservé les saines idées de leurs pères sur le lot qui convient aux femmes : « Nobles ou non, elles restaient toutes chez elles le soir, excepté à Noël, au carnaval... et lorsqu'il y avait quelque fête publique à l'occasion d'un prince ou d'un mariage ». Elles travaillaient à de beaux ouvrages d'ai-

(1) Tout ce qu'on va lire est rigoureusement exact. Les singulières aventures de la famille Paleotti ont été déterrées dans les papiers du temps par un éminent érudit italien, M. Corrado Ricci, qui est en même temps un écrivain charmant. Il les a racontées dans un volume intitulé *Una illustre avventuriera*.

guille et veillaient de très près sur leur domesticité. « Les suivantes et les servantes étaient gardées comme on garde les



vierges dans les monastères ». Dans certaines maisons, « on les tenait toujours enfermées dans une chambre ». Les fenêtres étaient disposées de façon qu'il fût impossible d'en approcher du dehors, et l'on passait à manger à ces infortunées par un tour.

On respectait la tradition par cela seul qu'elle était la tradition, fût-elle d'ailleurs absurde, parce que l'on comprenait qu'il n'y a pas d'innovation indifférente. Une nouveauté entraîne une autre et, de bagatelle en bagatelle, le monde est renversé avant qu'on y ait pris garde. Jamais une ville n'a changé impunément l'heure de son diner. A l'époque dont nous parlons, Bologne tout entière dinait depuis un temps immémorial à midi sonnante. Pendant que Christine était reine de la mode, on recula le diner jusqu'à l'heure des vêpres. Le souper recula d'autant, et puis le coucher, tellement qu'on se mit au lit à l'heure où la génération précédente se levait. Et ce fut une autre vie.

Il y eut bien d'autres changements sous son règne. Elle n'en est pas seule responsable, puisque les mauvais exemples affluaient de partout, mais elle précipita la crise. Christine Paleotti adorait le plaisir et s'inquiétait peu de scandaliser les gens graves : elle mit Bologne à l'envers. Son palais devint le lieu de perdition où Satan incitait la jeunesse à se moquer des vénérables coutumes des ancêtres. On y dansait, on y jouait la comédie, on s'y amusait le jour et la nuit, et les conséquences ne se firent pas attendre. Ce fut d'abord un dévergondage de toilette. Les hommes adoptèrent les modes françaises, qui coûtaient cher. Les femmes se firent faire « une robe de prix par saison ». Il n'y eut si mince croquant qui ne voulût être vêtu en cavalier. Jusqu'aux sbires de la police, qu'on n'avait jamais vus, de mémoire d'homme, que dépenaillés, qui se mêlèrent d'avoir des habits brodés d'or et d'argent ! Jusqu'aux médecins qui, faute d'avoir lu Molière, jetèrent leur robe aux orties et changèrent leur mule contre un carrosse, dans un temps où leur équipage faisait encore toute leur science !

Le contre-coup de cette révolution mondaine se fit sentir dans les couvents, qui n'en avaient pourtant pas besoin, étant déjà, depuis longtemps, la proie de Satan et de ses pompes. Quelques ordres religieux mis à part, moines et nonnes communiquaient si librement avec le dehors, que les parloirs des monastères étaient les succursales des salons. L'espèce de vertige qui s'était emparé du reste de la ville se communiqua aux cloîtres, où l'on ne voulut pas demeurer en reste d'élégance et de frivolité. Les cellules eurent plus que jamais des airs de boudoirs ; les voiles et les cornettes se firent plus que jamais coquets et galants. Il

était admis de longue date que les religieuses invitaient les cavaliers de leur connaissance à des concerts et des collations. On fit mieux encore. Un grand nombre de couvents eurent leur théâtre, où ils jouaient la comédie et l'opéra, et en costume encore. On avait alors des idées si singulières sur la vie religieuse, qu'on ne croyait pas mal faire. En 1679, les Réformés de Saint-Augustin, ayant représenté chez eux une comédie, la firent imprimer, et leur prieur alla en offrir un exemplaire au légat du pape qui gouvernait Bologne. Ils étaient évidemment à cent lieues de s'attendre à ce qui arriva. Le légat se mit en colère et chassa le prieur en lui ordonnant de démolir son théâtre. Les pauvres moines restèrent tout penauds.

Une autre fois, les sœurs de Saint-Omobono, qui préparaient une représentation, se battirent avec les épées du magasin des accessoires. Il y avait déjà quatre blessées quand le vicaire capitulaire accourut à la tête des sbires et s'empara des plus belliqueuses. Bologne fit des gorges chaudes de la bataille de Saint-Omobono, mais le terrible légat prit la chose au tragique et se fâcha de nouveau. Il prétendait même empêcher les religieux et les religieuses d'aller au théâtre public ! En 1680, plusieurs moines furent arrêtés au sortir de l'Opéra pour lui avoir désobéi. Quelques années plus tard, deux nonnes du couvent de Sainte-Christine furent découvertes à la première d'un opéra nouveau. Les pauvrettes eurent si grand'peur qu'elles s'enfuirent, et ne revinrent que seize ans après.

Il est dommage d'avoir à ajouter que cette pimpante et fringante Bologne, pas très édifiante, mais si gaie et si aimable qu'on se sent des trésors d'indulgence pour elle, était un abominable coupe-gorge. La vie humaine n'y avait aucun prix. Le peuple vivait le couteau et le bâton à la main. Les gentilshommes dégainaient à tout propos ; bien heureux quand ils n'avaient pas recours au poison et aux assassins à gages, comme le comte Suzzi. En trois ans et vingt-quatre jours, on compta trois mille six cents meurtres dans Bologne, soit plus de trois par jour en moyenne. Le maximum fut de cinquante-cinq en une journée. Les légats du pape prenaient leur parti de ces massacres avec une facilité qui en dit long sur la sécurité de l'Italie d'il y a deux siècles. L'un d'eux, ancien soldat et très honnête homme, avait coutume de répondre, quand on lui récapitulait les meurtres de la veille ou de la nuit, « qu'il n'était pas extraordinaire qu'il y eût des accidents de ce genre dans une ville aussi populeuse ».



L'influence de Christine ne diminua pas la fréquence des « accidents », loin de là. L'atmosphère de fêtes où la noblesse bolognaise se plongeait à sa suite excita encore davantage les nerfs,

et les chroniques de la ville renfermèrent de continuelles mentions en ce genre : « Le marquis Luigi, ayant rencontré le Romain Androsili, le prit par la main, le mena dans la rue des murailles et lui demanda compte... » Peu importe de quoi il lui demanda compte. Il suffit de savoir qu'il s'agissait de la marquise Paleotti, que les deux adversaires se battirent séance tenante et que l'un d'eux fut blessé.

Innombrables furent les affaires sanglantes dont Christine fut ainsi la cause, directe ou indirecte. C'était inévitable. Elle était toujours en mouvement et en vedette, occupant la ville et les faubourgs de ses excentricités. Sa triomphante beauté et ses

rare talents mettaient tous les hommes à ses pieds. De là des jalousies, des rivalités, des aventures bruyantes, des commérages trop souvent fondés. Le légat du pape, auquel on confiait la surveillance de la morale de sa province, en était venu à considérer la jeune marquise comme un danger public. Il n'avait pas de repos tant qu'elle était dans la ville, car il ne savait jamais ce qu'elle allait inventer. Et effrayé par cela ! Un acteur comique s'était permis en scène, avec elle, qui avait froissé Christine ; il fut attaqué dans la rue par une allusion grave. Le comte Grassi, neveu d'un cardinal et d'une noble famille, s'était épris



d'une cantatrice, au grand désespoir de sa famille. Christine trouva plaisant de les marier contre vent et marée. Exilée de Bologne pour ce beau coup, elle refusa de partir et réclama à Rome. Elle avait tant d'amis puissants, intéressés à ce que les réceptions du palais Paleotti ne fussent pas suspendues, qu'il était très difficile, même en ce siècle de bon plaisir, de la forcer d'obéir quand cela ne lui convenait pas. Le duc de Mantoue et une infinité d'autres la soutenaient, même contre Rome. Un jour que le légat avait enfin réussi à la faire sortir de Bologne, il ne trouva pas d'autre manière de l'empêcher de rentrer que de se faire remettre le soir les clefs de la porte Santo Stefano, par laquelle il la soupçonnait de vouloir se glisser de nuit. Les passants qui se présentaient à la porte après l'Ave Maria attendaient qu'on eût été chercher les clefs, et le légat ne les livrait qu'à bon escient.

Tout le monde s'accordait à blâmer Christine et à déclarer qu'il suffisait d'une brouillonne de son espèce pour troubler une province ; mais personne ne pouvait se passer d'elle. Un été que le légat avait réussi derechef à la faire partir, à la suite d'un duel entre deux seigneurs, hommes et femmes vinrent le supplier de la leur rendre. Il céda, et la belle marquise fit une rentrée triomphale dans sa bonne ville de Bologne, qui lui appartenait presque autant qu'au pape. On ne peut s'empêcher de plaindre le pauvre légat, engagé dans une lutte aussi inégale.

Cependant Christine était devenue mère de famille. Elle avait même beaucoup d'enfants, cinq filles, si je ne me trompe, et trois fils. Leur histoire est intéressante. Il est curieux de voir comment tournaient les enfants nobles dans les maisons au goût du jour.

Les filles partagèrent de bonne heure l'existence dissipée de leur mère. Le légat du pape, que tout regardait dans Bologne, même l'éducation des petites filles, essaya une fois d'insinuer que Mademoiselle Anna serait mieux dans un couvent, à son âge, que dans le salon de madame sa mère. Son conseil fut mal reçu

et Christine n'en tint nul compte. Plusieurs de ses filles se montrèrent ses dignes élèves.

Adélaïde Paleotti épousa le comte Roffeni, qui était fiancé à une autre quand la marquise, par instinct malfaisant, jeta son dévolu sur lui. Christine n'eut pas à se louer de ce gendre-là. Six mois après les noces, Roffeni avait dépensé jusqu'à son dernier écu, et la nouvelle mariée souffrait de la faim au fond de son palais. Le désespoir s'empara d'elle. Adélaïde fit un paquet de ses meilleures hardes et retourna chez ses parents, mais le comte ne l'entendait pas ainsi. Il alla trouver le légat du pape (pauvre légat !) et se fit rendre sa femme. Quelques mois se passèrent encore, au bout desquels Adélaïde, affolée par les privations et les mauvais traitements, refit son petit paquet, sortit du palais en cachette et courut se jeter dans un couvent. Cette fois, le légat l'autorisa à habiter une maison religieuse qu'il désigna. En arrivant à la porte, elle fut enlevée de force par son frère Louis, aidé des gens du duc de Mantoue, et jetée dans un carrosse qui la mena à Mantoue.

Ici, on la perd un peu de vue. On sait seulement qu'elle était à Rome, auprès d'un oncle, quand elle apprit la fin subite de son époux. Le comte Roffeni avait fini par se faire garçon d'auberge à Bologne, et ce fut dans l'osteria où il servait, derrière la grande église inachevée de San Pétronio, qu'il mourut brusquement, vers la fin de 1696. Sa veuve porta légèrement le deuil et on la retrouve en 1705 à la cour d'Angleterre, remariée avec le duc de Shrewsbury et convertie au protestantisme. La nouvelle de son abjuration causa une grande émotion à Bologne. Christine affecta une vive douleur, de peur d'avoir des démêlés avec l'Inquisition. On ne tarda pas à raconter que la duchesse était restée bonne catholique au fond de son cœur et que les Anglais lui avaient fait couper la tête parce qu'elle vivait en papiste. On donnait même les détails du supplice : Adélaïde était morte en tenant un crucifix, et ses bourreaux avaient inutilement essayé de l'ôter à ses mains raidies. Des lettres de Londres rapportaient d'autre part que la duchesse de Shrewsbury était très aimée de la reine et menait une existence brillante. Et les lettres avaient raison.

Diane Paleotti était la plus belle des filles de Christine. Elle avait les cheveux blonds, les yeux bruns, une grâce inimitable dans toute sa personne. Sa mère, dont elle était la favorite, lui avait fait donner une éducation soignée. Diane jouait parfaitement bien du *cembalo*, chantait à ravir et jouait d'une façon charmante. Pleine d'esprit, séduisante au premier point, il semblait qu'elle n'eût qu'à choisir un époux parmi les jeunes gens empressés autour d'elle, mais sa mère lui faisait tort. Diane était une des cadettes, et le palais Paleotti avait pris, avec les années, un fâcheux renom. On y avait toujours volontiers pour se divertir; on ne trouvait plus à y chercher une femme, et cette superbe fille, l'une des mœurs de son époque, ne se souciait pas de se faire à la mode au dire des contemporains, dut s'abaisser à faire la chasseresse mari.

Christine la lança sur un fils du connétable Colonna, son ancien amoureux. Il se nommait Marc-Antoine et était éperdument épris de Diane. Il ne bougeait de chez elle, la suivait partout et ne demandait qu'à faire pour sa divinité toutes les folies de la terre, excepté celle de l'épouser. Christine eut grand-peine à l'amener dans ses filets. Au moment où elle le croyait pris, il lui glissait entre les doigts et repartait pour Rome. Diane pleurait; Marc-Antoine pleurait avec elle et lui faisait des adieux déchirants — mais il s'en allait. Il fallut près de trois ans de manœuvres savantes et de scènes passionnées pour lui faire perdre son sang-froid, un jour que Diane sanglotait sur son épaule, et lui arracher une demande en mariage. Alors ce ne fut pas long. En femme prudente, Christine brusqua les événements.

Le 17 janvier 1697, de bon matin, la marquise Paleotti manda secrètement deux de ses amis pour une affaire urgente. En arrivant au palais, les deux cavaliers trouvèrent « le signor Don Marc-Antoine avec son épée et son chapeau, la signora Diane avec ses coiffes et son manchon ». Christine leur dit simplement qu'ils allaient être témoins du mariage de sa fille, et l'on se rendit chez le curé de la pauvre église de Saint-Michel-des-Lépreux, qui demeurait dans une petite rue déserte. « Les témoins frappèrent à la porte à plusieurs reprises. Enfin parut la servante, à laquelle ils déclarèrent qu'ils voulaient parler au curé. « Il est encore au lit, répondit-elle; il dort encore. » Ils lui dirent d'ouvrir la porte et d'éveiller son maître, parce qu'il s'agissait d'une affaire urgente. Elle obéit, ouvrit la porte et courut éveiller le curé. La compagnie la suivit lestement et entra sur ses talons dans la chambre du prêtre, dont le premier mouvement, en entendant des pas nombreux, fut de sauter à bas de son lit. Il se retint en apercevant des dames et resta assis sur son séant, l'air effaré.

Les mariés se placèrent au pied de son lit, la main dans la main, et prononcèrent à haute voix la formule sacramentelle : « En présence de votre Seigneurie et de deux témoins, je déclare prendre pour mon épouse légitime la signora Diane Paleotti ». « En présence de votre Seigneurie et de deux témoins, je déclare prendre pour mon époux légitime Don Marc-Antoine Colonna ». Aux premiers mots, le pauvre curé, qui commençait à comprendre et tremblait d'être mêlé à quelque méchante affaire, fit le geste de chasser des démons. Ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête et il suffoquait. Dès que la parole lui revint, il se mit à crier d'une voix perçante : « Je n'ai pas compris! Je ne veux pas avoir compris! Je ne consens pas! Le mariage est nul! » Suivit une scène burlesque. Le jeune couple s'embrassait en répétant : « C'est ma femme. — Je suis ta femme ». Le curé hurlait et se démenait dans son lit. L'assistance avait été prise d'un fou rire qui finit par gagner les mariés.

Ceux-ci montèrent dans des carrosses qui les conduisirent à Venise, et le curé put se lever pour aller faire son rapport à ses supérieurs et protester qu'il n'avait rien entendu. Le légat du pape demeura d'abord interdit en apprenant ce qui s'était passé. Il y avait d'autres exemples de ces mariages sommaires, et Rome avait refusé de les annuler. Après y avoir songé, le légat déclara que celui de Diane était valide. Les théologiens de Rome con-

firmèrent sa décision, malgré les efforts de la famille Colonna pour obtenir l'annulation.

La dernière fille de Christine, Thérèse Paleotti, fut celle de toutes qui donna le plus de fil à retordre au légat du pape, à cause d'une vocation religieuse qui lui était née d'un dépit amoureux. Sa mère s'opposait à ce qu'elle entrât au couvent. L'archevêque de Bologne crut faire œuvre pie en favorisant sa fuite de la maison maternelle. Thérèse en sortit dans les circonstances les plus romanesques, cachée par des fleurs, et fut introduite au moyen du même expédient chez des carmélites qui eurent ordre de la garder et de lui donner le voile. Elles ne tardèrent pas à apprendre à leurs dépens ce que c'était qu'une Paleotti. Même au xvii^e siècle et dans la joyeuse Italie, cela surpassait tout ce qui s'était vu. La mobilité de sœur Thérèse était ce qui désolait le plus les nonnes. A peine commençaient-elles à se faire à une variété



d'extravagance, qu'il fallait sauter sans transition à l'extrême opposé, de la coquetterie sans bornes aux austérités féroces, de la gourmandise vorace au refus absolu de nourriture, et ainsi de suite. Elles s'y prirent d'abord par la douceur, la caressèrent et essayèrent de la distraire; puis par la rigueur. Rien n'y fit. Sœur Thérèse demeurait indisciplinable.

La Sacrée Congrégation de Rome eut bientôt fort à faire avec elle : sœur Thérèse demandait à changer d'ordre; sœur Thérèse était rentrée chez sa mère et y assistait aux réceptions mondaines; sœur Thérèse allait en soirée. La Sacrée Congrégation se montrait d'une indulgence inépuisable, en congrégation qui en avait vu bien d'autres; mais l'archevêque de Bologne, qui avait mis lui-même le diable dans le bénitier, ne se sentait pas la conscience en repos. Un soir d'hiver, il sortit de l'archevêché à la tête d'un gros détachement de sbires et marcha sur le palais Paleotti au travers d'un concours de curieux, attirés par ce spectacle inusité. Le prélat entra le premier chez Christine et commanda de fouiller le logis. On fut longtemps à découvrir Thérèse, qui s'était blottie sous un lit. Deux prêtres la tirèrent de sa cachette après une résistance vigoureuse et la livrèrent à l'archevêque, qui la saisit de ses propres mains et se mit en devoir de la traîner chez les carmélites, au son des cris aigus poussés par les femmes de la

famille. Il la remit aux religieuses, qui « avaient fait préparer une prison commode et plutôt obscure, assez éloignée pour qu'on pût y crier tant qu'on voudrait ». Quelque temps après, l'archevêque



vint la voir. Il n'en put rien tirer, sinon « qu'elle aurait bien voulu épouser son Eminence ». La malheureuse était folle.

Bien des années après, une princesse de Modène visitait le couvent avec ses dames, au nombre desquelles se trouvait une fille de Diane, appelée Éléonore. Celle-ci chercha tant, qu'elle découvrit le cachot de sa tante et en tira le verrou. La princesse de Modène demanda à la recluse si elle désirait quelque chose. Elle répondit qu'elle voulait des confitures. Les visiteuses en firent venir et les lui donnèrent. La porte se referma après le départ de la princesse, et l'on sait seulement que la sœur Thérèse mourut en 1742, à soixante-trois ans.

Des trois fils de Christine, deux au moins furent ce que notre siècle bourgeois appelle des chenapans. Louis était un homme terrible, en procès et en querelle avec la ville entière, un ferrailleur dans le voisinage duquel on n'était jamais en sûreté. Un jour, il rencontra dans la rue un magistrat de Bologne et se mit à causer avec lui de certains frais de justice qu'on lui réclamait. Le magistrat n'ayant pas répondu selon ses desirs, Louis Paleotti dégaina et frappa. Une autre fois, à une soirée chez sa mère, tous les invités qui avaient bu du chocolat furent empoisonnés. L'un

d'eux en mourut et plusieurs autres furent gravement malades. La voix publique désigna aussitôt Louis Paleotti. On racontait qu'il était amoureux d'une jeune esclave turque, que sa mère avait reçue en présent, et qu'il avait voulu se débarrasser d'un gentilhomme qui allait sur ses brisées. Par un hasard quelconque, la tasse destinée à ce cavalier avait été renversée dans la chocolatière, et il en était résulté un empoisonnement en masse. L'une des sœurs de Louis avait été au nombre des victimes et faillit en mourir.

Le légat du pape prit l'affaire en main, mais il se montra faible. Louis fut arrêté, mis en prison et comparut devant le légat. « Celui-ci, dit un vieux chroniqueur, lui parla avec une grande courtoisie, le pria de dire la vérité en gentilhomme et l'assurant qu'il ne parlait pas au cardinal légat, mais au cardinal Pamphile, qui lui ferait toutes les faveurs possibles. » Louis jugea plus sûr de nier purement et simplement. Il fut tenu quelque temps en prison et relâché.

Son frère Ferdinand eut moins de chance. A trente ans, il avait déjà plusieurs neurts sur la conscience. Obligé de fuir pour éviter les poursuites, il alla guerroyer en Allemagne, puis passa en Angleterre, où il devint le tourment de sa sœur Adélaïde, duchesse de Shrewsbury. Il lui faisait des scènes si atroces pour en tirer de l'argent, que le duc de Shrewsbury, qui était asthmatique, fut bel et bien étouffé par l'émotion. Peu après, Ferdinand tua son domestique dans un moment d'impatience, selon une ancienne habitude. Mais il n'était plus en Italie et sous le gouvernement paternel du légat du pape. Le tribunal anglais le condamna à être pendu. Adélaïde sollicita inutilement sa grâce. Elle se rabattit à demander qu'on lui épargnât le supplice infamant de la potence, en considération de sa naissance et de sa famille. Georges I^{er} resta inflexible, et Ferdinand Paleotti fut pendu le 28 mars 1718, au matin. Le bourreau témoigna pourtant quelques égards à sa haute noblesse. Il lui fit l'honneur de le pendre avec « une corde de soie filée d'or ». Grande consolation pour les siens.

La nouvelle de sa misérable fin porta un coup mortel à Christine. Elle était tendre mère et avait déjà été très ébranlée par les malheurs de Thérèse. Elle s'évanouit en apprenant l'exécution de Ferdinand et ne fit plus que languir jusqu'à sa mort, survenue le 12 février 1719. Elle avait passé les derniers temps de sa vie dans les exercices d'une piété ardente.

Son époux, le marquis André Paleotti, était mort depuis longtemps. C'était un homme placide, qui ne s'offusquait pas facilement, et qui vécut parfaitement content de son sort dans ce milieu agité.

On se croirait à la comédie italienne, dans une famille d'Arlequins, de Colombines et de capitans. Ces gens-là n'ont jamais l'air sérieux, même lorsqu'ils assassinent, et l'on ne peut s'empêcher de se figurer qu'une fois le rideau baissé, les valets, les sbires, les magistrats embrochés par Louis et Ferdinand se relèvent en s'époussetant et vont dormir en attendant la prochaine représentation. On a la vision d'un monde de fantaisie, peuplé de masques joyeux qui se turlupinent sous les yeux du seul personnage réel : le légat du pape. Celui-ci comprenait bien qu'il ne fallait pas attacher trop d'importance aux caprices d'un Paleotti et qu'il y aurait eu de la pédanterie à juger les escapades de la famille avec un esprit gourmé; témoin sa conduite dans l'affaire du chocolat empoisonné. L'ensemble faisait une Italie poétique, où la vie était mousseuse comme un verre de Chianti, fragile comme une coupe de Venise. Une église indulgente réconciliait au dernier moment le pécheur avec le ciel, et l'on fermait les yeux sans angoisse, en se disant : Je n'ai pas perdu mon temps. Christine Paleotti put se rendre cette justice avant d'expirer. Elle fut l'une des Italiennes du XVII^e siècle qui avaient le moins perdu leur temps, et ce n'est pas peu dire.

ARVÈDE BÂRINE.

(Illustrations de Tofani).



LÉON GIRARDET



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

UNE CHARMEUSE

Air de Ballet

Pas trop vif et scherzando

PIANO

The musical score is written for piano in 3/8 time, featuring a treble and bass staff. It includes dynamic markings such as *p* (piano), *f* (forte), *Dimin.* (diminuendo), *Cresc.* (crescendo), and *sf* (sforzando). Pedal points are indicated with 'Ped.' and asterisks. The score is divided into four systems, each with a treble and bass staff.



sf

Dimin.

Senza rit.

Cresc.

Dimin.

Poco rit.

Cresc.

f

Dimin.

a Tempo

Riten.

a Tempo

Riten.

Sempre pp

Ped.

8

Riten.

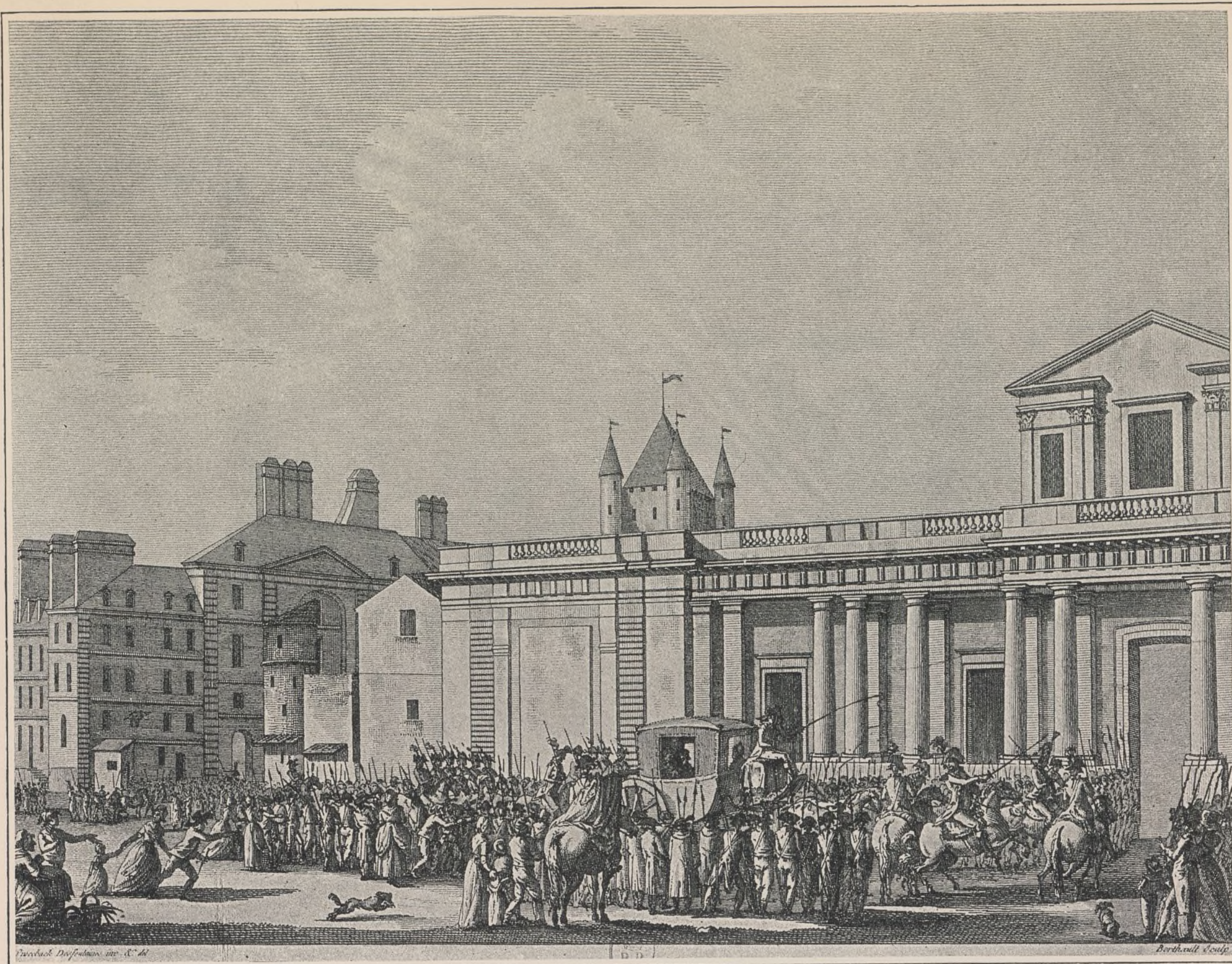
a Tempo

p

GULON Grav

JOSEPH DEPRET





LE TEMPLE EN 1792

PAR HENRY BOUCHOT

CENT années juste se sont écoulées depuis l'emprisonnement de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple.

L'endroit choisi par la Commune victorieuse était singulier. Aurait-elle souhaité, pour sa vengeance, l'antithèse chère à nos littératures présentes, qu'elle n'eût voulu donner une autre géhenne au dernier représentant de la féodalité mourante. La Bastille n'existant plus, on avait fort à propos découvert une autre prison, quasi pareille, défendue par la masse imposante de sa maçonnerie, isolée du reste de Paris par sa lourde muraille d'enceinte, et, d'apparence au moins, tenue à l'abri d'un coup de main royaliste ou d'une tentative révolutionnaire. La particularité était bien que les derniers maîtres de l'Enclos, les successeurs des grands-prieurs de l'ordre de Malte se trouvaient être précisément les neveux du roi captif, son gendre posthume Antoine de Bourbon, duc d'Angoulême, et le père de celui-ci, Charles-Ferdinand, duc de Berry; de plus, le palais prieural, sis à deux cents pas de la tour, avait en diverses circonstances, servi de pied à terre au comte d'Artois, propre frère de Louis XVI.

Par une autre ironie, le jeu de paume du même comte d'Artois, rendez-vous de plaisir et de fines parties, s'élevait à quelque cent mètres du Temple, sur le boulevard.

Strictement, la grosse tour carrée, flanquée à ses angles de quatre tourelles, très majestueuse dans son allure élancée et guerrière, avait attendu six siècles pour faire parler d'elle. Les templiers l'avaient autrefois dressée là pour l'ornement, un peu comme le modèle de leurs lointaines bastilles d'Orient, sans y chercher autrement malice, sans nulle volonté frondeuse. Ils en avaient fait à la mode de ces temps, le donjon d'un enclos semi-religieux, semi-guerrier, sis alors dans la banlieue parisienne, et avaient aux environs d'elle groupé une église magnifique, un cloître, une autre tour moins puissante, dite la tour de César, et tout un essaim de maisonnettes où logeaient leurs tenanciers laïques et leurs censitaires. Fermée à la nuit, la herse de la porte d'entrée mettait auprès de la grande ville une bourgade minuscule, ramassée, très privilégiée, où les méchants garçons trouvaient asile même contre les poursuites exercées au nom du roi. Les templiers une fois dispersés, sous Philippe le Bel, leur ordre

remplacé par celui plus ancien de Saint-Jean-de-Jérusalem, rien ne fut changé dans les mœurs de l'Enclos, le nom même des tours se garda pieusement dans le langage commun. Et, chose à peine croyable, jamais, pendant les six siècles pleins qu'on les avait vues si bien solides et préparées aux guerres, jamais elles n'eurent à soutenir un siège, à cause de l'adresse et de l'habileté de leurs possesseurs. Lorsque Jean Fouquet, le grand peintre français contemporain de Louis XI, nous les montre à travers les enluminures, inédites encore, des *Grandes chroniques de France*, il les dessine de bonne naïveté, très joliment élancées par delà les murs de Paris, non loin de la Bastille, avec tout auprès le gibet de Montfaucon et peut-être bien, au lointain, les hauteurs de Montmartre. Le Temple faisait alors partie intégrante de la physionomie parisienne, comme aujourd'hui Notre-Dame ou le Panthéon; il en était une des curiosités, un des points de repère que le voyageur apercevait de partout en approchant de la ville; Fouquet ne manque pas de leur donner une bonne place.

« C'est une grosse tour carrée, disait en son langage mignard un visiteur de l'an 1495; et à un chacun canton une tournelle de mesme, prinse de pré jusques au faïste. Et toutes cinq sont couvertes de plombs, et voûtées de quatre estaiges, et dedans icelle il y a puis, cave, four, mollin et chapelle, le tout bien entretenu. Lesquelles tours souloient estre entourées de fossés à fond de cuve pleins d'aue et à pont-levis, qui estoit forte chose; mais on a esté contraint, du temps des templiers, de les combler, et à présent n'y a point. »

Comblé le fossé en ces temps signifiait expressément l'abandon d'une bastille en tant que défense de guerre. De vérité, la tour servit de bonne heure à enfermer le trésor des chevaliers, ou les rares prisonniers de leur haute justice. Avant qu'on eût songé à y joindre l'appentis de la petite tour où fut placé Louis XVI dans les premiers jours de sa détention, les rois de France, d'accord en cela avec les religieux, en avaient fait le dépôt des poudres royales. S'il restait au peuple de la Révolution quelque souvenir de geôle féodale, c'était, je pense, à travers les avatars nombreux de la forteresse, la tradition conservée de son affectation très ancienne en prison des templiers. Jusqu'à Louis XIV il y eut

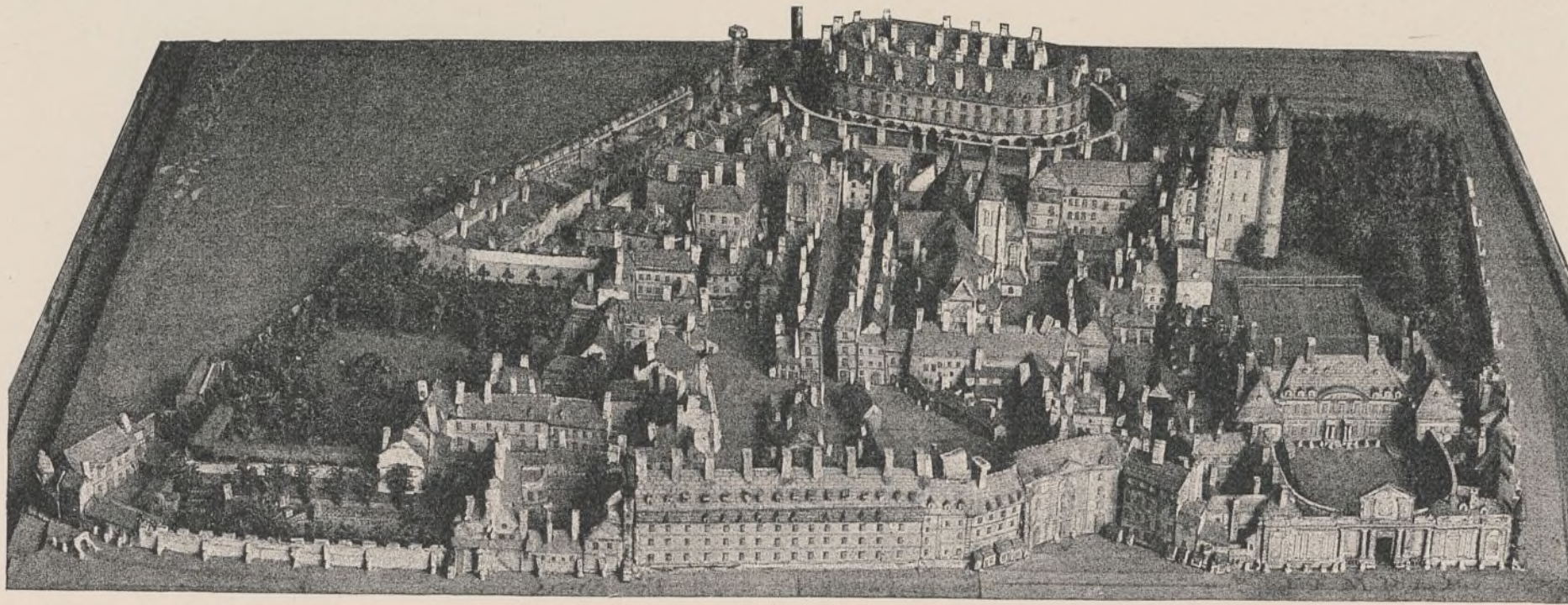
cette anomalie d'un enclos privé, recélant un bâtiment dont un officier royal, le grand maître de l'artillerie, détenait les clefs. Ensuite le prieur entra en possession du donjon antérieurement augmenté de la petite tour et y installa les archives de l'ordre. Ce fut même plus tard la bibliothèque formée pour les besoins de l'archiviste qui servira à Louis XVI ; elle renfermait 1,500 volumes.

Sous le règne de Henri IV, l'ingénieur topographe Claude Chastillon gravait une vue pittoresque du Temple, gardant en arrière de ses murs de défense l'aspect d'un village fortifié. A l'intérieur, c'était vous ne sauriez croire quelle immense cour de ferme, sans pavés, percée de ruelles étroites, fort ombrueuses par places, infiniment boueuses en d'autres, où vivaient des poules et toutes sortes de bêtes. L'idée grandiose de Henri IV, lequel avait rêvé de bouleverser les marécages voisins, de ruiner le Temple et d'installer au même lieu une étoile de constructions nouvelles rayonnant à travers Paris par voies droites et larges, ce projet splendide élaboré par Sully, étudié par Chastillon, décidé presque, tomba de lui-même à la mort du roi. Le Temple resta, s'enferma bientôt dans l'enceinte de Paris, état dans l'Etat, gardant tous ses droits, et par malheur pour les descendants de Henri IV, gardant aussi son allure féodale, son aspect gothique, tout ce qui devait à la malheureuse rappeler des griefs très lourds, raviver de rudes haines et autoriser les vengeances. En 1792

on voulut ignorer la chronique de cette tour très bénigne, réceptacle séculaire de poudres mouillées et de vieux papiers moisissés. On mit une emphase à la transformer en un sombre lieu, garni de chaînes, et comme ces chaînes ne se retrouvèrent pas, on en peignit aux murailles entre des frises tricolores et la déclaration des Droits de l'homme libre.

Tel fut le prétexte fourni par les hommes intelligents de la Commune à leurs concitoyens, plus civiques, mais moins éclairés. La vérité était bien que ce massif à l'appareil puissant, entouré de murailles, avait à leur sens une valeur particulière. Le tout n'est pas de prendre, il faut garder, dit la sagesse ordinaire. En tout autre lieu les otages n'eussent point été en sûreté, puisqu'on s'était si fort pressé de jeter la Bastille par terre. Pour une grande part, l'emprisonnement de la famille royale au Temple fut une mesure dirigée contre ceux-là même qui l'approuvèrent le plus.

N'est-ce point une suggestive et troublante restitution tout à coup offerte, l'idée presque de revivre au milieu de ces masures que le plan en relief ici reproduit d'après un original du temps, œuvre patiente d'un désœuvré ou d'un fanatique ? L'enclos du Temple bien entier, construit en maquette de bois pareil à un joujou de Nuremberg perfectionné, et que possède aujourd'hui M. le baron de Mesnard, est en son espèce une chose unique, telle que ni Carnavalet, ni aucun de nos musées spéciaux ne nous



en peut offrir de semblable. Comparé aux plans graphiques des topographes, celui-ci est la vérité même ; il n'y manque ni une cheminée, ni un toit, ni un tilleul aux avenues. Il est postérieur à 1781, puisque déjà la rotonde s'y voit que Laboulaye fit construire à cette date pour y abriter les marchands de vieux-neuf ; il est antérieur à 1810 à cause de l'église qui n'a point été démolie encore, à cause de la tour de César affublée de son toit, et de la tour du Temple elle-même. Quel artiste l'a conçu, ou du fidèle souhaitant de marquer sa foi, ou du patriote désireux, comme Palloy, de montrer aux races futures la prison « du plus exécrable tyran de l'histoire » ? L'origine serait en vérité difficile à démêler, si l'explication du travail ne se devinait dans les projets de restauration décidés au nom du duc de Berry, vers 1785.

Au temps donc où l'on conduisit Louis XVI et la famille royale dans ce « vestige des abus », l'enclos du Temple avait cette physionomie précise. Nous sommes, pour regarder le plan, dans la rue du Temple, sur le toit de quelque maison voisine. A l'angle de droite est le palais prieural bâti par le sieur de Lisle au XVII^e siècle, avec un portique d'entrée, son ouverture cochère, son pavillon du fond flanqué de deux ailes et son jardin particulier touchant à la tour. C'est à l'intérieur de ce princier hôtel, admirablement décoré, repris en 1776 par les soins du prince de Conti, grand-prieur, que se donnèrent les petites fêtes, les jolis soupers dont le peintre Olivier nous a redit les luxes charmants et discrets. Des choses très mondaines, il faut avouer, et non pressenties jadis par les fondateurs convaincus de l'ordre militaire ! Maison hospitalière, certes, que ce logis d'hospitalier, ouvert tout grand aux artistes, à Nattier, à Raoux, au petit Mozart, à Rousseau même. — vous lisez bien, Jean-Jacques Rousseau, l'auteur du *Contrat social*, — à des femmes exquises aussi, marquises, comtesses ou maréchales, transformées en soubrettes et *déshabillées* en bergères. Tantôt pour mieux passer le temps et rire un peu, la foule de ce beau monde impertinent, sceptique et libertin s'allait ébrouer dans les promenades, obtenait du prince une visite à la tour, s'amusait de ces antiquailles, à quinze ans (quinze ans au plus) d'autres histoires moins folâtres !

Plus loin est la tour célèbre, avec son quinconce d'arbres, son enlèvement dans les remblais, son premier étage devenu un rez-de-chaussée presque. Ceci excepté, et ses toits garnis d'ardoises au lieu des plombs de jadis, elle est bien encore celle du peintre Fouquet ; à sa gauche la petite tour soudée à son flanc, perdue dans la grande bâtisse de la maison conventuelle ; puis l'église

après, sans changements au dehors, mais dans son intérieur accommodée suivant les formules modernes, déshonorée de mille manières par les badigeons et les plâtres.

A l'ouest se devine la tour de César sous sa couverture saugrenue, bloc résistant de meulrières et de béton, où tantôt le fondeur Rousseau creusera le moule d'une statue de Jeanne d'Arc, la même qui se voit dans l'instant sur le pont de Loire, à Orléans. Puis tout au fond, en haut du plan, la rotonde, ancêtre de notre marché couvert, imaginée par Lefèvre de Laboulaye, jetée par l'architecte Pérard de Montreuil sur d'anciens terrains vagues et marécageux, et qui devait venir jusqu'à nous, au milieu des ruines voisines, conservant au quartier son caractère spécial de halle aux défroques, de marché aux hardes, ultime souvenir des templiers, témoin dernier de l'agonie d'un roi de France. Et comme, sans prévoir les choses futures, Pérard de Montreuil avait abattu la muraille d'enceinte de ce côté, il l'avait fallu reprendre en août 1792 pour mieux abriter Capet et les siens. Du haut de ces constructions commencées, sur les pierres amoncelées et parmi les échafaudages, le peuple était venu en septembre brandir, au bout d'une pique, la tête de madame de Lamballe. « Il en est, disait la légende d'une petite gravure justement prise en cet endroit, il en est qui ouvrent de grands yeux à la vue de ce donjon du Temple renfermant Louis XVI et sa famille. » Et pour attendre que les travaux en fussent parachevés, on avait installé dans la brèche une garde civique, laquelle maintenait les badauds à distance et devait tirer sur les fugitifs à la moindre tentative d'évasion.

Quant au reste, ce que nous voyons de l'enclos apparaît comme l'agglomération naïve d'une bourgade, aux ruelles tortueuses et resserrées, avec de coin à autre des cours plus larges, irrégulières et malpropres. Vers l'extrémité gauche, un parc anglais se dessine qui est celui de madame de Boufflers, une des commensales du prince de Conti ; un parc anglais tombé là, joyeux, ensoleillé, planté d'arbres, arrosé de pièces d'eau ! Et touchant à lui, des bâtisses malingres, ruineuses, où s'empilent par familles de pauvres artisans en chambre, des boutiques occupées par des estaminets médiocres, des échoppes de marchands d'herbages ou de légumes installés jusque dans la rue du Temple, à côté des bornes restées du vieux temps, lesquelles avaient servi pendant plusieurs siècles aux cavaliers pour se hisser sur leurs chevaux.

On accède au Temple par la grande porte restaurée, formant

angle aigu sur la rue et dont le concierge se paye lui-même avec le produit des échoppes fruitières. Les choses d'ailleurs se sont à ce point transformées, que pour bien peu la mémoire des chevaliers religieux s'est perdue. Les voici devenus des étrangers au milieu de cette vie moderne, relégués dans leur caserne voisine de la tour; s'ils tiennent un chapitre, c'est à grand'peine sans rire. Ce qu'ils représentent à cette heure n'est plus qu'une légende grandiose et lointaine; leur grand-prieur est un enfant, et les pirates auraient sujet de ne craindre plus; tant de réunions solennelles se terminent en discussions puériles sur la nécessité de louer un étal ou de paver une rue!

Le 27 juin 1792, à six semaines de leur ruine totale et définitive, ils sont là encore, perruqués, poudrés à frimas, rassemblés dans leur salle capitulaire, et ils devisent et ils pérorent. Ils ne savent rien, mais surtout ne veulent rien savoir. Sous leurs fenêtres, des marchands crient les *verdresses* qui tantôt de la même voix chanteront la *Carmagnole*. Eux dispersés un beau jour, et la fièvre révolutionnaire tombée, on eut cet étonnement de revoir l'Enclos à peu près debout, sauf l'église abattue en 1796. Les vendeurs de bric-à-brac étaient toujours assis au parvis de la Rotonde, et le palais du grand-prieur allait, sous l'empire, héberger le ministre des cultes. En 1814, une réaction violente se fit; Louis XVIII concéda ce logis réputé profané à la princesse de Condé pour y fonder un couvent de l'adoration perpétuelle. Mais le lieu n'était point propice. Pendant la révolution de 1848 les religieuses cédèrent la place à l'état-major de la garde nationale; puis ce devint une caserne. Avant la démolition qui eut lieu dans le courant de 1853, le portique d'entrée se voyait encore sur la rue du Temple. Au beau milieu d'un pignon voisin blanchi à la chaux, on lisait en grosses capitales bleues: AU COUVENT DU TEMPLE, SUCCURSALE DE LA BELLE JARDINIÈRE. C'était bien tout ce qui rappelait aux Parisiens d'alors l'histoire de l'Enclos, car à la place de la tour démolie en 1811, il n'y avait qu'un saule pleureur, planté par la duchesse d'Angoulême, aussi peu regardé que, pour l'instant, les arbres de la liberté sur une place de ville.

Le 13 août 1792, la voiture du maire de Paris, dans laquelle la famille royale avait pris place, s'arrêtait au long de cette porte. Un détachement de la garde nationale la précédait, une foule immense l'accompagnait, qui par misère n'était plus celle du retour de Varennes, sévère et contenue, mais la populace féroce, excitée par les batailles du 10, faite de combattants, de veuves ou d'orphelins qui poussaient des cris de mort. Seule Marie-Antoinette n'avait rien perdu de sa fierté; insensible aux menaces, elle eut un mot hautain pour le maire qui cherchait à rassurer les enfants et à persuader au roi que le peuple de Paris était bon et ne tenterait rien de mal contre ses prisonniers: « Il ne fera que son devoir, monsieur, et vous de même! »

On les fit entrer par le palais du grand-prieur encore tout orné de choses rares, à peine refroidi de ses fêtes dernières, et à travers le jardin du fond on les conduisit à la tour. Là ils eurent une angoisse. Jamais ils n'avaient vu encore cette forteresse rude, sinon dans les images; les enfants se pressaient contre leur mère

et l'empêchaient de suivre l'escorte. Une fois entrés par le perron de la petite tour, arrivés sous les voûtes très nues de la salle, obligés de déclarer leurs noms, de signer leur écrou, ils eurent la vision d'une misère pire qu'ils n'eussent voulu l'admettre dès l'abord. La Commune prise au dépourvu, étonnée de sa victoire, n'avait préparé que le strict nécessaire à l'installation. On les jetait ainsi entre quatre murs froids et humides, sans lumière et

sans air, avec les meubles indispensables empruntés au palais prieural, les moins beaux toutefois pour leur mieux marquer la colère du peuple et le mépris de leur puissance prétendue. Au fond, Louis XVI sentait-il ces raffinements philosophiques et en surprenait-il les allusions? Avait-il jamais rêvé pour d'autres ce supplice, lui le gros homme lourd, bienveillant, infiniment tranquille, plus serrurier assurément que non pas roi de France? Il ne comprit pas et sa peine fut cruelle; il était père et bon père; ses enfants lui eussent

fait perdre le sens, s'il n'eût été à cent lieues de prévoir la fin. Et plus tard sa souffrance ne sera point tant d'avoir perdu un trône, de s'entendre nommer Louis Capet, que bien autrement de savoir son petit empêché de courir, étioilé par le cachot, privé de ces luxes qu'il jugeait indispensables et traité de loupveteau sur les graffiti obscènes inscrits aux murailles.

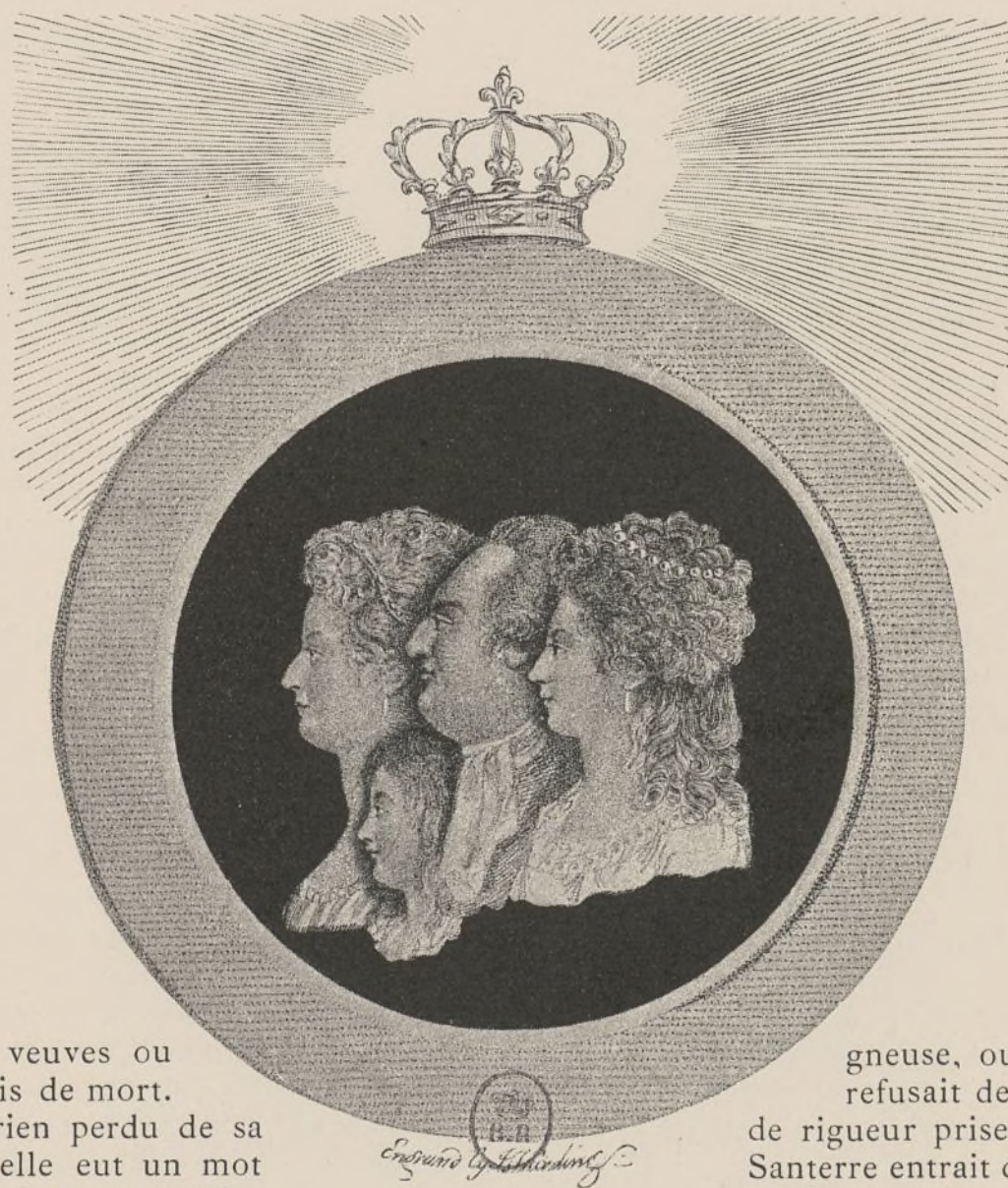
Nous autres, les fils de ceux qui ordonnèrent ces duretés, devenus bourgeois, chefs de famille paisibles, adorant nos fils, nous nous demandons en bonne justice ce qui eût été le plus féroce, ou de renvoyer les jeunes enfants à leurs alliés d'Autriche, ou de les cloîtrer comme l'on fit en la compagnie de leurs parents? Les magistrats de la Commune nous paraissent avoir

montré un plus juste sentiment d'humanité qu'on ne leur en veut accorder d'ordinaire, encore que des fols s'abaissent à abuser de la situation et mirent leur science à insulter l'ennemi par terre. Hélas! ne faut-il pas une éducation bien affinée, une forte philosophie, beaucoup de sagesse aussi pour ne s'abandonner pas à la vengeance quand on se croit en posture d'invoquer les raisons supérieures de défense? *Salus populi suprema lex esto*. Ceux des révolutionnaires qui n'eussent pu entendre ce texte barbare, l'appliquaient d'instinct dans toute sa sévérité implacable.

Ce furent d'abord, on le sait, les fidèles amenés par le roi que l'on éloigna, en dépit des protestations furieuses de la reine. Marie-Antoinette ne désarmait pas, elle avait trop du sang de l'impératrice-reine, sa mère. La mine haute, la lèvre dédaigneuse, outrée de tant de promiscuités, elle refusait de répondre, et justifiait les mesures de rigueur prises contre elle ou les siens. Lorsque Santerre entra dans la tour, le chapeau sur la tête, la pipe aux dents, il se heurtait à un mutisme insolent et s'éloignait la menace terrible aux lèvres. A chaque personne nouvelle introduite auprès d'eux, les prisonniers la dévisageaient, cherchant à surprendre quelque chose. « Maman, disait parfois le dauphin dans son gazouillis d'enfant, c'est ce matin M. un Tel! » Un tel ôtait son chapeau, ne fumait pas, parlait poliment, c'en était assez pour qu'on eût joie de sa venue. Mais il était imprudent de se fier aux apparences. Un jour que Louis XVI remerciait un municipal de sa courtoisie, il en reçut



Louis Capet, sa femme, sa sœur, son fils et sa fille, devant ensemble dans l'appartement de la Tour du Temple, le spectacle présent, ainsi que l'officier municipal, dont l'un annonce au tirant sa mort, qu'il est le héros, et que sa femme a belle vue et sa fille, devant se retirer.



Engraving by J. B. Huet.

à brûle-pourpoint cette réponse rude : « Je n'ai aucun besoin de vos compliments, je suis ici pour surveiller ce que vous faites, et vous n'avez point à vous occuper de ce que je fais ! »

De tous les récits colportés au dehors par les surveillants, la haine pour l'Autrichienne grandissait encore. D'effroyables images la montraient en harpie, en louve, en aspic. Villeneuve, un éditeur d'estampes de la rue Zacharie, s'est donné la tâche facile de traduire Marat en paraboles gravées. Ah ! la pauvre jolie femme d'auparavant, la belle laitière de Trianon, la souveraine

de Versailles, la reine des Tuileries, comment la voyons-nous accommodée ? « Ses joues sont bourgeonnées, dit la légende d'une de ces caricatures, et pourprées par un sang corrompu qui se distille entre sa chair et son cuir déjà plombé ! » Certes on avait pu la voir rouge à travers les vitres de la voiture du maire, rouge de colère, de honte et de rage. Villeneuve ne mentait qu'à demi.

La famille royale avait été installée tant bien que mal de cette sorte en la petite tour du Temple : au deuxième étage, la reine,



le dauphin, Madame royale et sa tante Madame Elisabeth. Au troisième, le roi tout seul. C'est là que Cléry les avait rejoints quelque jour, autorisé par la Commune, stylé durement, menacé, surveillé et soumis à toutes les rigueurs de la prison cellulaire. De suite il s'était offert aux besognes du service ; c'est lui qui faisait les chambres, qui servait à table, aidé par la femme de Tison le gardien, qui coiffait les princesses et habillait le roi. Pour les repas, la famille descendait au premier étage de la petite tour, dans une salle voûtée où se tenaient en permanence deux officiers municipaux, leur chapeau sur la tête et leur montre à la main. Souvent, à la façon du médecin de Barataria, ils arrêtaient le diner et se levaient pour annoncer l'heure de quitter la table. Alors les prisonniers regagnaient leur chambre et s'y enfermaient jusqu'à leur promenade dans le jardin ou leur souper très frugal du soir. De cette existence parquée, réglée mathématiquement, rien ne nous est parvenu que de médiocres imageries, inspirées par les on-dit, ou gravées d'après le croquis informe d'un surveillant. Celles qui nous paraissent les meilleures sont faites d'imagination pure et composées après coup par les fidèles retirés à Londres ou en Allemagne ; elles faussent le vrai et trompent du tout au tout.

Nous sommes en vérité bien gênés de rien savoir de précis ni d'authentique sur ce point. Cléry, mort trop tôt, n'a point eu loisir de surveiller les vignettes insérées dans son livre ; d'ailleurs l'eût-il su faire ? Nous en sommes réduits à donner, comme la représentation possible d'un repas à la tour du Temple, je ne sais quelle infime et barbare eau-forte, qui n'a pour elle que sa naïveté et sa présumable sincérité. L'idée populaire était que le roi prisonnier noyait ses soucis dans les pots, et il fallait que les croquis civiques ne la démentissent point. « Aristocrates, soyez

tranquilles sur sa santé, écrivait au bas d'un portrait l'inévitable Villeneuve, le traître Louis XVI boit comme un *templier* en attendant... » Pour lui donner raison et justifier son jeu de mots, notre petite estampe minable montre un chapon fumant apporté sur la table par Cléry, et derrière le roi, force flacons vides couchés à terre. Peut-être serait-il oiseux de chercher avec Cléry à pallier le bel appétit du roi ; Louis XVI était d'un temps où l'estomac comptait pour un don de la nature ; il ne ressemblait à son aïeul Louis XIV que par ce point.

Le 3 septembre on n'avait point donné le temps aux prisonniers de s'éterniser à table ; ils avaient dû regagner leur chambre à cause d'un grand bruit qu'on entendait dans les rues voisines, des roulements lointains de tambours et les vociférations très proches d'une populace furieuse. Cléry venait à peine de quitter la famille royale et de redescendre au premier étage pour prendre son repas, en la société de Tison et de sa femme ; il mangeait silencieusement, inquiet de ces clameurs rapprochées et des sourires entendus des geôliers, quand là, tout à coup, par le soupirail ouvert, en arrière des barreaux, une tête grimaçante se présenta. La Tison poussa un cri terrible, auquel répondirent du dehors les huées et les hurrahs de la foule. C'était la tête de Madame de Lamballe qu'on avait cru montrer à la reine, et la voix de la femme Tison avait trompé les massacreurs. Rien d'ailleurs n'était changé dans la tête de la princesse qu'on avait eu soin de laver, de friser comme aux beaux jours, et de poudrer joliment. Ses yeux mornes et graves paraissaient vivre encore et chercher à l'intérieur des figures amies. Cléry épouvanté remonta en hâte, et tout nerveux qu'il fût, il mit toute sa diplomatie à cacher à la reine la cause de son trouble et la raison de l'effroyable vacarme. Elle, très excitée, et qui avait un pressentiment, s'adressa à l'un

des municipaux : « Qu'est-ce, dit-elle, je vous prie, monsieur ? — Oh ! rien, répondit-il, c'était la Lamballe que le peuple voulait vous montrer. » Marie-Antoinette devina ; elle tomba raide, et à dater de cette heure, leurs espoirs à tous s'évanouirent pour jamais.

Lorsqu'on leur permit de nouveau, après le calme revenu, de redescendre une heure ou deux dans le jardin, ils purent se convaincre que la manière d'être des gardiens avait empiré encore. Sur les murs de l'escalier en colimaçon, de petites guillottes avaient été grossièrement dessinées à la craie, des sentences s'alignaient en *Mané Thécel Pharès*, lugubres. Même sous le prétexte d'une surveillance plus étroite, les gardes nationaux encombraient les couloirs, rangeaient leurs chaises envahissantes de façon à resserrer encore les passages, et s'amusaient de saluer par des phrases obscènes ou des bouffées de pipe longuement aspirées les princesses arrêtées. Rocher, le portier-consigne, sorte de sapeur barbu, affublé d'un bonnet de fourrures et portant un énorme trousseau de clefs, prenait des temps en faisant battre sur ses mollets son grand sabre de cavalerie. Une fois, à l'air, Cléry jouait avec le dauphin, l'obligeait aux exercices violents, tandis que le roi et les princesses faisaient les cent pas sous l'œil des magistrats de la Commune. Bien des images sont restées de ces promenades, mais une seule, inédite encore, naïve comme un gribouillis d'enfant, nous a paru sincère. C'est au moment précis où la famille royale sort de la tour ; prisonniers et surveillants sont rangés sur une seule ligne, Rocher à gauche, puis Madame Elisabeth, Cléry, Madame Royale, le dauphin, la reine, le roi et les trois municipaux couverts de plumes et ceinturés d'écharpes. « Je les ai vus là », proclame le minable artiste, peut-être bien Lequeu, architecte rival de Palloy, dont les projets civiques s'empilaient chaque journée au petit bonheur dans les archives de la municipalité parisienne. Et de bonne vérité, le pauvre dessinateur incompris les avait dû voir ainsi, car certains détails ne s'inventent pas ; les moindres choses y sont dans leur représentation mesquine et tâtilonne, depuis l'ineffable bonnet de Rocher, le drapeau flottant à la porte d'entrée, jusqu'à l'accoutrement des municipaux, la pose ennuyée des dames, l'attitude respectueuse de Cléry.

L'heure était bonne pour les amis, les derniers tenants par hasard demeurés ; quelques-uns obtenaient à prix d'or une place aux fenêtres voisines et cherchaient à voir et à être vus. Le plus audacieux a même disposé un télescope, et de très loin esquisse en hâte un portrait de Madame Royale, du moins il l'assure dans l'estampe qu'il en fit graver. Un autre prend le dauphin dans son habit de geôle, avec sa mine éveillée et espiègle, et les émigrés d'Angleterre le reproduiront bientôt couronné en tête et manteau royal sur les épaules.

De la future duchesse d'Angoulême, il nous est venu un crayon léger, assez habile, attribué par une note manuscrite à un membre de la Commune, lequel se fut piqué de coquetterie artistique (1). Nous le donnons ici pour la première fois, mais un doute nous passe de son authenticité. Il se faut extrêmement défier des écritures en pareil cas ; elles restent par malheur et sont la plus grande source d'erreurs qui soit. On imagine difficilement Madame Royale si replète, si bien en point à la tour du Temple ; on la voit moins encore posant de bonne volonté et le sourire aux lèvres devant un de ses gardiens. L'écriture en question dit ceci : « Portrait de Madame la duchesse d'Angoulême à l'âge de quinze ans, dessinée au Temple par un membre de la Commune. » *Madame d'Angoulême* n'est-il point inquiétant, avec le besoin

(1) Ce crayon est conservé au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Ne 31. ANGOULÊME.

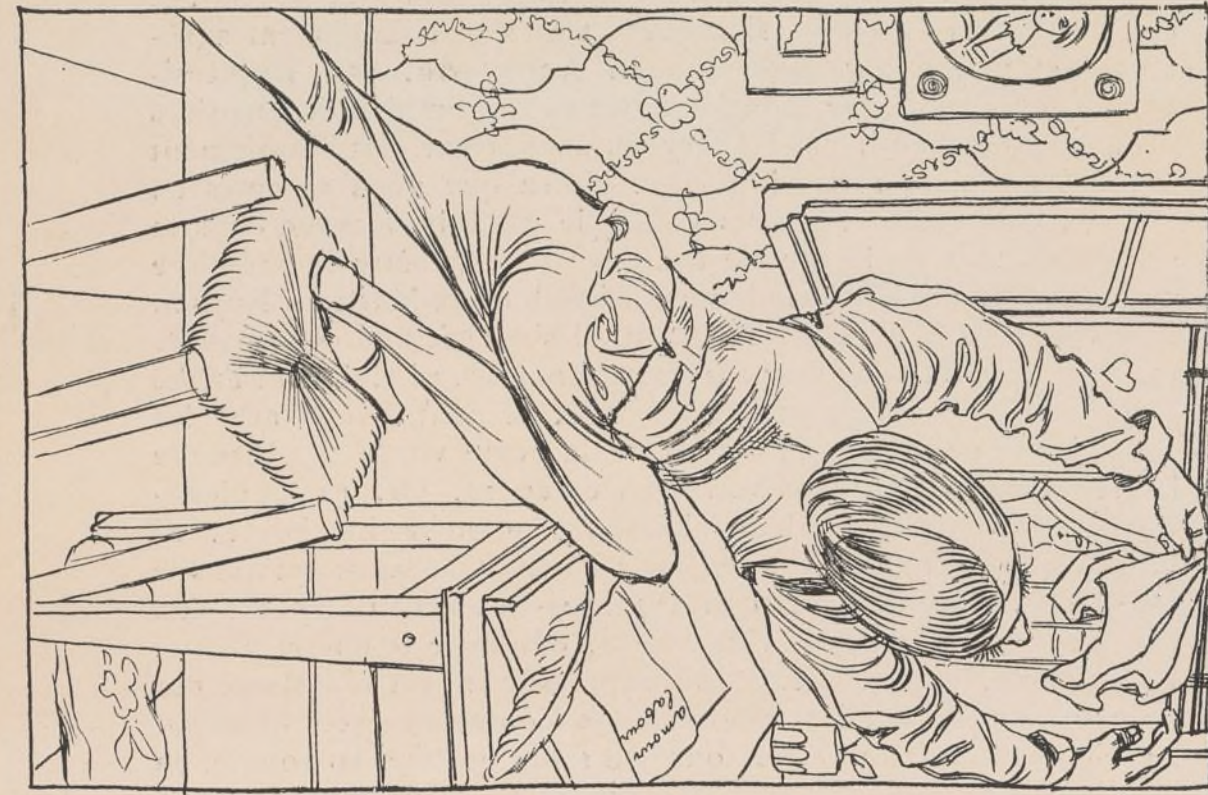
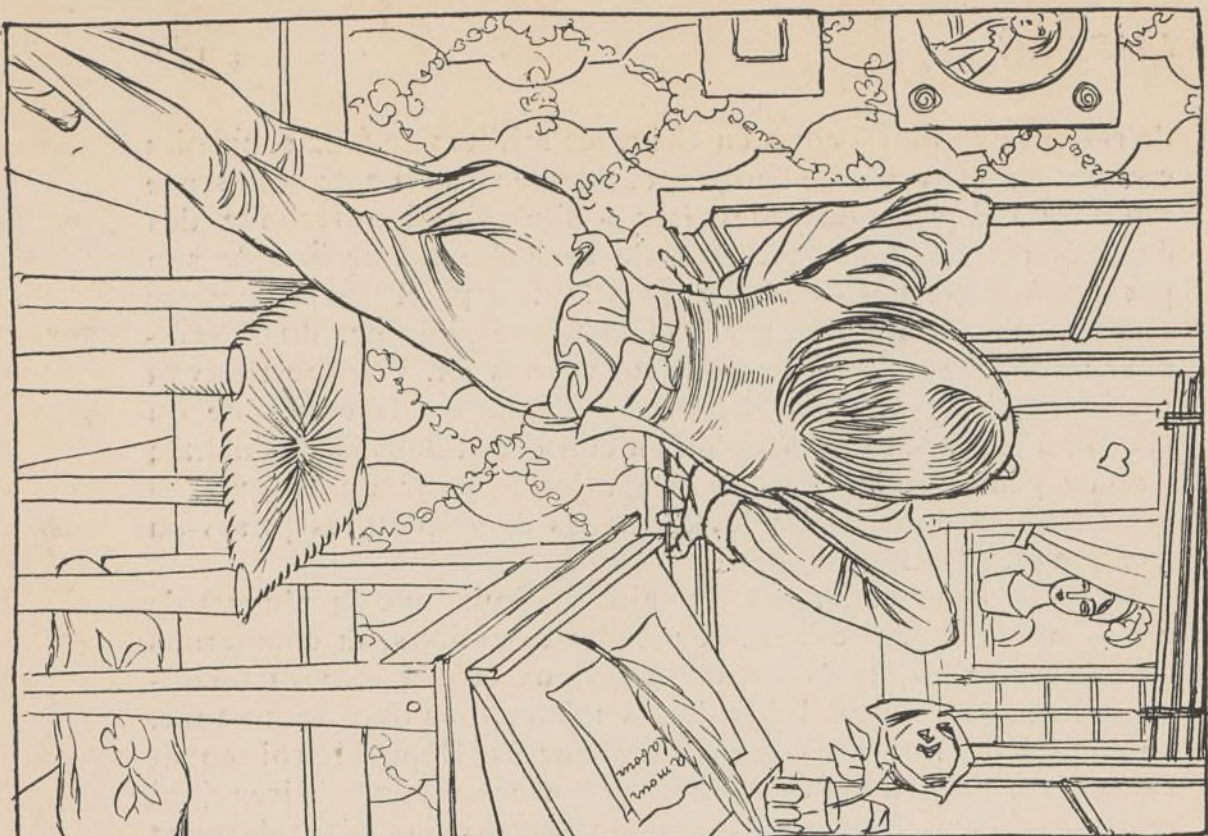
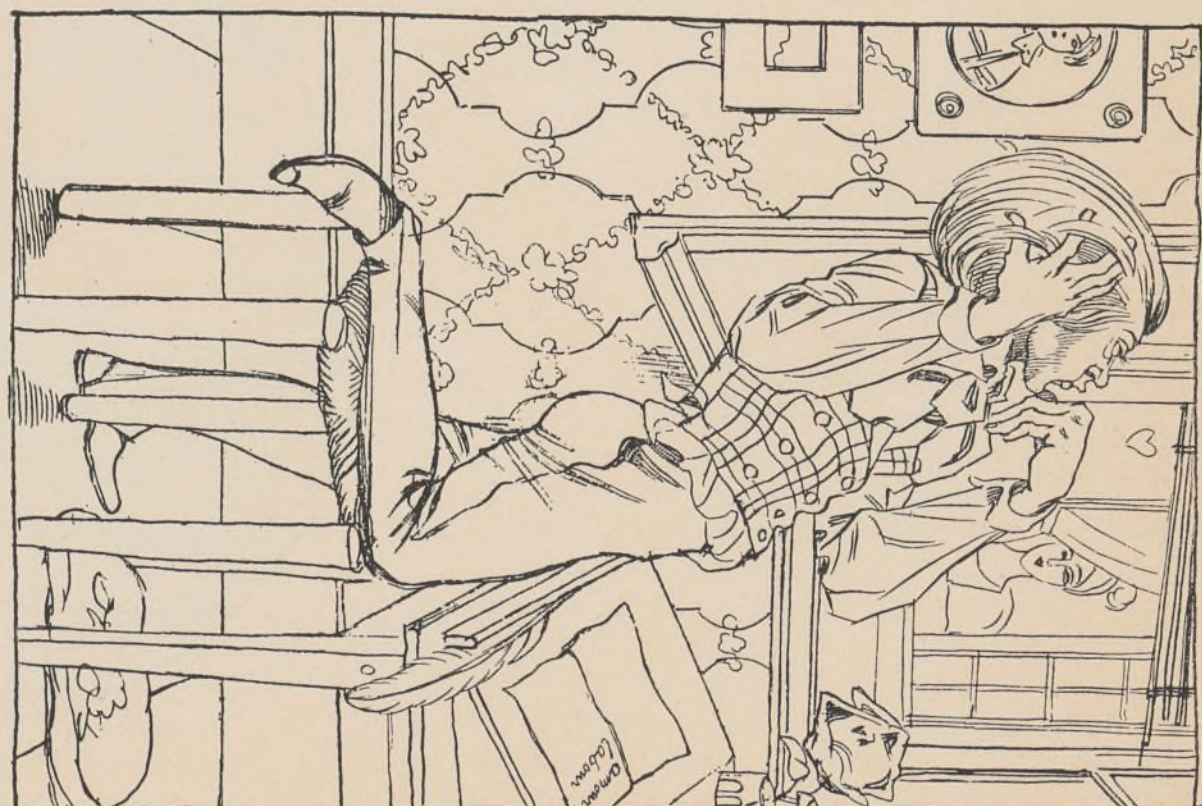
de reliques né tout à coup en 1814, les milliers de faux souvenirs courant Paris vers cette époque, et l'envie naturelle de baptiser le moindre croquis pouvant prêter à l'imagination féconde des émigrés revenus ? Madame Royale avait été peinte lors de son passage à Bâle, peu de temps après la date présumable de notre crayon ; or elle n'a rien gardé de la figure poupine, du laisser-aller ni de la rondeur que nous lui voyons ici. Voltaire trouvait un jour qu'il y avait eu beaucoup d'épines à la couronne du Christ, à juger par celles qu'on en conservait dans la chrétienté ; trop de gens auraient risqué la guillotine pour un croquis, si nous tenions pour vraies les centaines de miniatures prises au Temple ou à la Conciergerie.

Mettons, pour rester dans la saine critique, que la plupart de ces documents proviennent de pieuses intentions, et comparons ce qu'ils nous montrent aux récits sérieux et aux œuvres incontestables ; nous aurons loisir de les rejeter tous ou presque tous, en dépit de leur popularité et de leur succès. Depuis le roi tenant son fils sur ses genoux et lui montrant avec un bon sourire réjoui et inconscient la France sur un globe terrestre, jusqu'aux derniers adieux, rien ne concorde avec ce que nous savons par Cléry ou par les autres. Ah ! l'entrevue dernière de Louis XVI avec sa famille, ce dernier acte du drame si souvent traité, si étrangement agrémenté et faussé par Benezech en Angleterre, par Duplessi-Bertaux en France, par Monsiau après coup, combien de surprises ne nous ménage-t-il pas ? Cléry en a pourtant fort simplement décrit les phases et les horreurs. Notez que nous sommes en janvier, qu'il est huit heures et demie du soir, lorsque dans la salle à manger de la grande tour, la reine pénètre la première avec son fils, suivie de Madame Elisabeth et de Madame Royale. Louis XVI est là depuis un instant, il s'est fait une contenance, mais par respect pour leur effrayante douleur, ni Cléry, ni l'abbé Edgeworth ne demeurent. Tous deux se sont retirés avec les municipaux de service en arrière de la porte vitrée par laquelle les surveillants pourront voir sans entendre. Or, ni Duplessi-Bertaux, lequel a d'ailleurs laissé sa planche inachevée, ni Benezech, ni Monsiau ne songent à l'heure ; la scène est dans le plein jour. Chez Benezech et Duplessi-Bertaux, Cléry est aux genoux du roi, et l'abbé Edgeworth, détourne la tête et pleure. La porte vitrée dont Cléry parle expressément est remplacée par un paravent cachant les officiers de la Commune ; seul Monsiau l'a bien voulu faire. Mais tous trois ont oublié la bougie, la lumière vacillante qui donnait à la scène toute son intensité lugubre, toute la valeur du document précis et irréfutable.

Ce furent sept quarts d'heure effrayants que cette mimique de cinq personnes dans la demi-obscurité, dont les spectateurs ne pouvaient entendre les paroles, mais qu'ils voyaient par instants prostrés, baignés de larmes, écrasés d'horreur, et de moment à autre follement enlacés, s'étreignant, se serrant les uns contre les autres. Aucun artiste n'a jamais compris l'épouvante de cet acte shakespearien, à la lueur pâle d'un flambeau, dans le grand silence on eût dit, sans que même les gardiens les plus disposés à ricaner l'osassent faire. Les seuls mots entendus s'éclatèrent lorsque la porte ouverte par ordre, le roi se leva. « Je vous reverrai demain à huit heures, je vous assure ! — Vous le promettez, dites ? » s'écrièrent-ils ensemble. — Oui ! oui ! je le promets ! — Pourquoi pas à sept heures ? — Eh bien ! oui ! à sept heures !... Adieu ! » Et tous quatre le tenaient embrassé, le protégeaient, l'empêchaient d'aller, le voulaient garder encore. Il cria tout à coup : « Adieu ! adieu ! » et, la tête perdue, s'échappa de leurs mains...

HENRI BOUCHOT.





LE POÈTE ET LA MODISTE
PAR BAC